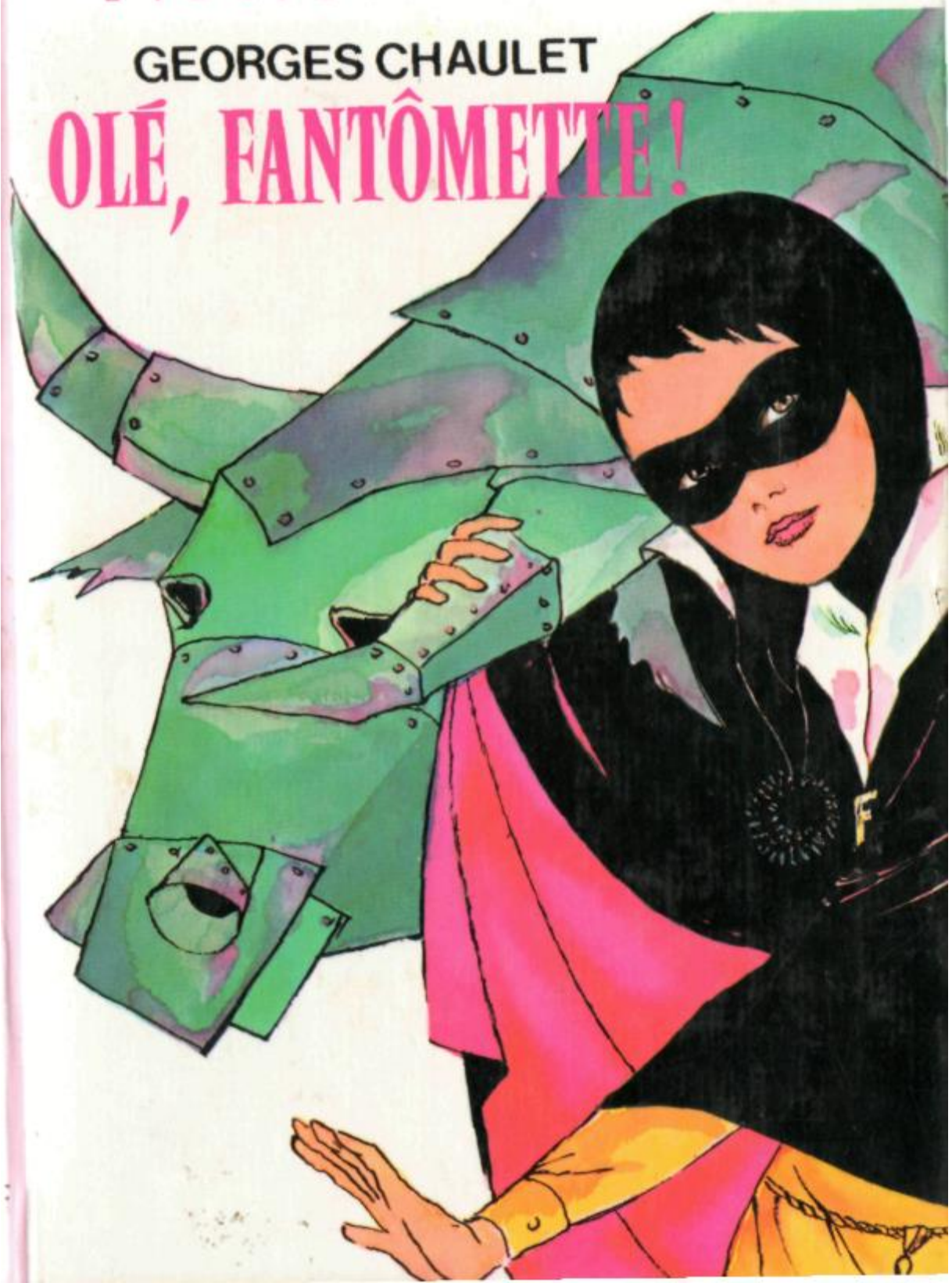


BIBLIOTHÈQUE ROSE

GEORGES CHAULET

OLÉ, FANTÔMETTE!



OLE, FANTOMETTE

par Georges CHAULET

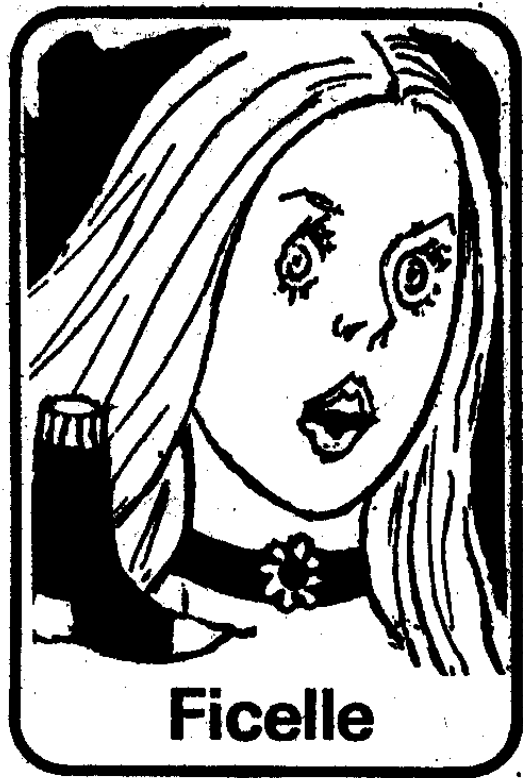
*

C'est bien la première fois que Fantômette voit un taureau, un vrai taureau de corrida poser devant un sculpteur! Elle ignore encore quelles surprises lui réserve la statue métallique, mais l'aventure est déjà là...

Dans quelques heures, la jeune aventurière va affronter le taureau de chair et le taureau de fer... et toute une bande de conspirateurs, les diaboliques Rastaquouéros.

Ole, Fantômette! Mobilise ton astuce et ton courage...







Bulldozer



Fantômette



Alpaga



Boulotte

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974

27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
- 30. *Olé, Fantômette !* 1975**
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

GEORGES CHAULET

OLE , FANTOMETTE

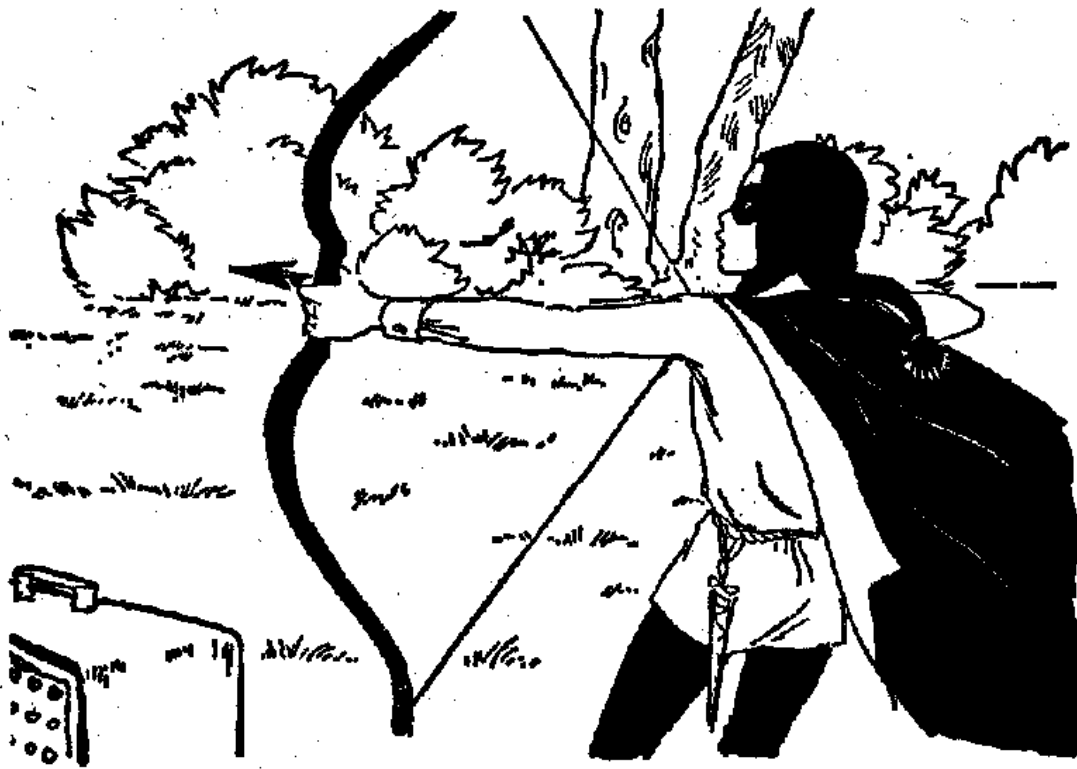
ILLUSTRATIONS DE JOSETTE STEFANI



HACHETTE

TABLE

I. — LA TIREUSE DE FLÈCHES ..	7
II. — LA STATUE	12
III. — KÉPI DONNE DES ORDRES..	24
IV. — OLÉ, TORERO!	35
V. — INQUIÉTANTS PROJETS ..	41
VI. — VERS L'ESPAGNE	50
VII. — INCIDENTS DE PARCOURS..	61
VIII. — L'EFFROYABLE PIÈGE	78
IX. — L'INAUGURATION	87
X. — LE TÉLÉGRAMME	102
XI. — L'AUTRUCHE MORTELLE ..	114
XII. — SURPRISE!	129
XIII. — HEUREUSE CONCLUSION ..	142



CHAPITRE PREMIER

La tireuse de flèches

Z IP... PING!
Fantômette tient dans la main gauche un arc de compétition aux formes compliquées, muni d'un viseur et de contrepoids. De la main droite, elle prend une flèche dans un carquois, l'accroche sur la corde, bande l'arc. Elle vise la cible : une pomme posée sur un escabeau, au fond du jardin.

Zip... ping!

La flèche fait éclater la pomme en deux morceaux. Fantômette hoche la tête et murmure :

« Trop facile! Il faudrait que je me mette beaucoup plus loin. Mais je n'ai pas assez de recul, dans ce petit jardin. »

Posé sur le gazon, un téléviseur à écran format carte postale annonce :

Le président Pastiz Sanzo va faire un grand voyage à travers l'Europe. On sait que Pastiz Sanzo est le président de la république du Caramba. On sait aussi qu'il est un grand ami des animaux, et qu'il mène une intense campagne contre la mise à mort des taureaux dans les corridas. Sa première visite sera évidemment pour l'Espagne, puisque c'est le pays où les courses de taureaux sont le plus en faveur. Il inaugurerà, dans la ville de Patatafritas, la statue du taureau Volcano. Cet animal courageux a combattu victorieusement contre le matador Polizon, puisqu'il a réussi à le piétiner. Acclamé par le public, Volcano a été gracié, et il a bien mérité qu'on lui élève une statue. Après l'inauguration, le

président Sanzo visitera un jardin zoologique. Il faut noter que sa venue en Europe risque de n'être pas bien accueillie par tout le monde. Des précautions particulières seront prises pour assurer sa protection.

Tout en écoutant le journaliste de la télévision, Fantômette tire une autre flèche qui s'en va transpercer une boîte d'allumettes épinglée sur un tronc d'arbre. Le commentateur poursuit :

Signalons qu'au Caramba, dont nous parlions à l'instant, des manifestations viennent de se produire. Les habitants protestent contre le projet de création d'un aéroport qui serait établi à l'emplacement d'une forêt. Les Carambiens ont défilé avec des pancartes portant le slogan : « Les plantes nous enchantent, non au béton! » Voici maintenant les cours de la Bourse. Peu de changement depuis hier. Le caoutchouc reste ferme, et on note une certaine lourdeur sur le plomb...

Fantômette éteint le poste, mordille

distraitement le bout de son arc et murmure :

« Si je me souviens bien, Pastiz Sanzo a déjà échappé à un attentat. La société secrète des Rastaquouéros avait réussi à glisser un serpent python dans sa chambre, pendant que le président écoutait de la musique stéréophonique. Et en écoutant cette musique, le serpent a fini par s'endormir... »

Fantômette récupère les flèches qui se sont plantées un peu partout dans le jardin, les glisse dans son carquois.

« Tout de même, ça m'étonnerait que les Rastaquouéros essaient un nouvel attentat pendant le voyage du président. Il va avoir beaucoup de monde autour de lui... Il ne sera pas facile de cacher à nouveau un serpent dans sa chambre! A moins qu'ils n'inventent un autre truc... Voyons... mettons-nous à la place des conspirateurs... Si je voulais supprimer Pastiz Sanzo, comment pourrais-je m'y prendre? Lancer une bombe sur son passage? Le mitrailler pendant qu'il inaugurerait la statue? »

Ce mot de statue fait sursauter Fantômette.

« Mais au fait... la statue du taureau, je sais où elle est! A Montmartre, dans l'atelier du sculpteur Raudaim. Je vais en profiter pour rendre visite à la grande asperge, qui est en train de faire le portrait d'un perroquet, je crois. »

Cinq minutes plus tard, l'aventurière dégrafe sa cape de soie rouge et noire, enlève sa tunique jaune, retire son masque.

Et c'est une jeune personne habillée de bleu ciel qui saute dans un autobus pour se rendre à Paris, sur la Butte Montmartre.





CHAPITRE II

La statue

L'ATELIER du sculpteur Aristide Raudaim se trouve au fond d'une cour, dans un vieil immeuble accroché au flanc de la Butte. Il est recouvert par une verrière que transperce la lumière du jour. Certaines vitres de cette toiture sont entrouvertes, et par là s'échappent des cris bizarres. On entend des *couâââ!* des *mêêê!* ou des *ronf-ronf*.

Pourtant, les habitants de l'immeuble et du voisinage ne semblent pas surpris par ces étranges bruits. Ils savent que Raudaim est un sculpteur animalier, et qu'il a chez lui en permanence quantité de bestioles fort diverses, écureuils ou crapauds, chèvres ou kangourous. Une étable permet même de loger des animaux de grande taille, et on y vit un temps une girafe qui passait sa tête à travers la verrière, comme un périscope de sous-marin.

Une jeune personne brune, vêtue de bleu, pousse la porte et entre sans façons. Dans le local sont répartis une douzaine de socles surmontés d'ébauches en terre glaise, de maquettes en plâtre, de statues en pierre ou en métal. Des élèves vêtus de blouses blanches travaillent en prenant pour modèles les animaux qui sont également dispersés à travers l'atelier, enclos dans de petits parcs. On se croirait dans un jardin zoologique.

Parmi ces apprentis-sculpteurs, une grande fille aux cheveux paille se tient debout auprès d'un perchoir surmonté d'un perroquet jaune et rouge. Ses doigts sont enduits de terre à modeler, ainsi

que son long nez. La brunette s'avance, considère un instant le perroquet de glaise que la grande fille est en train de faire naître, et commente :

« Pas mal, Ficelle, pas mal. »

La grande fille se retourne, pousse un cri.

« Ah! Françoise! Tu es là? Tu viens admirer mon œuvre?

— Oui. Il est très bien, ton chat.

— Ce n'est pas un chat. C'est Képi, le perroquet.

— Vraiment? Ça ressemble autant à un perroquet qu'à une poêle à frire! »

La grande Ficelle hausse les épaules jusqu'à la hauteur de ses oreilles.

« Ma pauvre Françoise, tu ne comprends rien à l'art! Je ne copie pas stupidement ce perroquet. Je l'interprète dans un style hautement ficélien! »

Le perroquet accueille cette déclaration en hurlant :

« Gaaarrde à vous! Prrrésentez... arrrmes! »

La grande fille explique :

« Il appartenait à un adjudant de la légion. Il ne raconte que des histoires de caserne. Tiens, il va recommencer... »



Le perroquet ordonne :

« Rrrrassemblement! Tout le monde aux pluches! »

Mais Françoise ne s'occupe déjà plus du militaire emplumé. Elle s'approche d'une étrange *chose* qui apparaît au centre de l'atelier. Une chose, car on ne peut qualifier autrement cet assemblage de tôles carrées ou triangulaires, réunies par des soudures. Si l'on regarde de près, on pense à quelque char de combat construit avec de la vieille ferraille. C'est anguleux, massif, grossier. Mais à quelque distance, cette grande boîte de conserves cabossée se met à ressembler à un imposant taureau de combat. Et l'on comprend que Raudaim a du talent.

Ficelle demande fièrement, comme si cette œuvre était la sienne :

« Ça a de l'allure, hein? C'est encore plus terrible que le vrai *Volcano*¹ Ah! c'est dommage que tu ne sois pas venue plus tôt! Il était encore là hier, dans son enclos. Une grosse bestiole noire. Mais maintenant que son portrait est terminé, on l'a emmené dans une ferme, à Marny-sur-Marne... Oh!... Je pense à une chose! »

Et Ficelle visse son index contre sa tempe, comme pour annoncer qu'il lui manque un boulon dans la cervelle. Elle demande :

« Tu ne sais pas?

— Non, mais je vais savoir.

— Eh bien, voilà. Cette statue en fer, elle va être expédiée en Espagne, et son inoculation...

— ... inauguration.

— Oui, comme tu dis. La cérémonie aura lieu après-demain. Et alors, c'est là que se produit une chose épatante! Premièrement, comme je fais partie de l'atelier du maître Raudaim, je suis forte-

1. *Volcano* est le taureau qui a aplati le matador Polizon comme une carpe. Le public, ravi, a demandé la grâce du courageux taureau que mon maître Raudaim vient de peindre. (Note de Ficelle).

ment privilégiée! Le Maître m'a demandé d'aller photographier sa statue lorsqu'elle sera en place, pour voir l'effet qu'elle fera.

— Parce que tu vas te rendre en Espagne?

— Oui, ma petite! Je vas m'y rendre. Et sais-tu pourquoi? Parce que mon oncle a dit : « Puisque je vais prendre « mes vacances en Espagne cette année, « j'en profite pour t'emmener. Nous « irons assister à cette inoculation... »

— Inauguration.

— C'est ça. Et il a ajouté : « Emme- « nons tes amies Boulotte et Françoise. » Alors, te voilà invitée. J'espère que tu es d'accord, au moins? »

Françoise approuve en souriant.

« Oui, bien sûr que je suis d'accord. Et quand aura-t-elle lieu ton inauguration? »

— D'après ce qu'a dit le Maître, l'innovation doit se faire après-demain. Et nous, nous partons demain, pour arriver à temps.

— Bon, j'ai le temps de faire ma valise. Tu remercieras ton oncle pour moi. »

La conversation est interrompue par

l'arrivée d'un curieux personnage. C'est un homme d'assez grande taille, barbu, dont l'abondante chevelure blanche tombe en cascade sur ses épaules. Il s'enveloppe dans un manteau de velours noir qui lui donne l'allure d'un avocat ou d'un juge. C'est le maître, Aristide Raudaim lui-même. Il s'avance d'un pas majestueux, s'arrête au milieu de l'atelier.

Deux autres hommes l'ont suivi. L'un est assez mince, brun. Il semble atteint du rhume des foins, car il éternue et se mouche. L'autre est brun également, mais de petite taille, et porteur de lunettes.

Raudaim se tourne vers eux, désignant sa sculpture d'un geste théâtral.

« Voici l'œuvre, messieurs. Je dirais même, si ma modestie ne m'en empêchait, voici le chef-d'œuvre! »

Les nouveaux venus s'arrêtent devant l'imposant assemblage de tôles soudées, approuvent d'un signe de tête. Le plus petit ajuste ses lunettes et dit en espagnol, la langue parlée au Caramba :

« *Bueno! Me parece muy bien!* »

Ficelle se penche sur Françoise pour lui confier :

« Ce sont les Carambiens qui ont commandé la statue de *Volcano*. »

Le sculpteur soulève comme une trappe une des plaques qui forment le dos du taureau de fer. Il annonce :

« Voici l'ouverture que vous vouliez, messieurs. Elle est assez grande pour qu'on puisse entrer dans la statue. »

Françoise demande à mi-voix et à Ficelle :

« Pourquoi faut-il qu'on entre dans la statue ? »

— Pour y installer des fusées et des feux de Bengale. Tu as vu les trous des yeux et des oreilles ? Les flammes sortiront par là. Ça va être un *toro de fuego*. C'est une coutume dans le Midi et... »

D'un geste, Françoise fait signe qu'elle est au courant. Le *taureau de feu*, généralement en bois, est garni de pièces d'artifice qui lancent des étincelles. On le promène dans le public lors des fêtes qui se déroulent dans le Sud-Ouest ou en Espagne.

Les deux visiteurs examinent attentivement la statue, puis serrent la main du sculpteur et font demi-tour. Comme ils



passent devant Françoise, celle-ci entend ces paroles prononcées à voix basse :

« *Rigoberto, volveremos está noche.* »

Raudaim accompagne les Carambiens jusqu'à la cour, puis revient en se frottant les mains et s'adresse à ses élèves :

« Bon! Les enfants, assez travaillé pour aujourd'hui! Nous allons *arroser* ce taureau, puisqu'il est achevé. Ficelle, va chercher de la limonade à l'épicerie du coin. Nous devrions plutôt boire du champagne, mais je ne supporte pas l'alcool. »

Accompagnée par Françoise, la grande Ficelle sort de l'atelier, traverse la cour et se rend au Primiprix voisin. Françoise demande :

« Le taureau en fer, quand va-t-il partir? »

— Demain matin, je crois. On va le charger dans un gros avion pour qu'il aille plus vite.

— Et cette nuit, alors, qui va le surveiller? »

Ficelle ouvre de grands yeux.

« Le surveiller? Pourquoi? Tu as peur que quelqu'un le vole? »

— Peut-être, peut-être. Après tout, c'est une sculpture de grande valeur, ma chère Ficelle...

— Ah! ça c'est vrai. Et j'aurais bien voulu que ce soit moi qui l'aie faite... »

Les deux amies reviennent dans l'atelier, et des flots de limonade se précipitent dans les gosiers assoiffés des élèves-sculpteurs. Avec un verre à la main, Raudaim fait le tour de son taureau métallique en arborant un air satisfait. Il déclare aux élèves :

« Belle œuvre, n'est-ce pas? Mais j'ai du regret de la voir partir... Ah! que voulez-vous, c'est le sort de l'artiste. Il se réjouit de vendre une sculpture, un tableau, mais il a de la tristesse au cœur quand il doit s'en séparer. »

Ficelle soupire :

« Mon Dieu! Comme vous avez raison, Maître! Moi, quand je fais un dessin à l'école et que je dois le remettre à Mlle Bigoudi, je pleure comme une arroseuse municipale! »

Elle dit, et s'essuie les yeux avec un chiffon maculé de glaise, pendant que Képi hurle :

« Les corvées! Les corvées! »

Après cette petite fête, l'atelier se disperse et chacun rentre chez soi. Dans l'autobus qui roule vers Framboisy, Ficelle confie à Françoise un projet qui vient de se former dans son bouillant cerveau :

« Je vais faire ma statue! Tu m'entends, Françoise? La sans-pareille Ficelle sculptée par elle-même! Ce sera une œuvre impénétrable, qui plongera l'univers dans une montagne de stupéfaction!

— En quoi vas-tu la faire, cette statue? En pierre? En marbre?

— Non, non! Elle sera en métal, comme le taureau. Je vais explorer les tas de vieille ferraille qui sont près du petit bois. Je demanderai aussi à Boulotte qu'elle me mette de côté ses boîtes

de sardines vides. Quand mon œuvre sera achevée, on l'exposera sur la grand-place de Framboisy, pour que tout le monde puisse en profiter. Et peut-être que cette place changera de nom... Elle s'appellera *place de la Grande Ficelle!* Ce sera la gloire! Mlle Bigoudi sera tellement impressionnée, qu'elle n'osera plus me coller de mauvaises notes! »





CHAPITRE III

Képi donne des ordres

« **P**OUSSE-TOI, Méphisto, je vais te marcher sur la queue! »

Le chat noir de Fantômette se frotte contre les jambes de sa maîtresse en arquant le dos et en ronronnant comme un avion de tourisme. Il met fin à son numéro lorsque apparaît, devant ses moustaches, une surface blanche : son assiette pleine de lait.

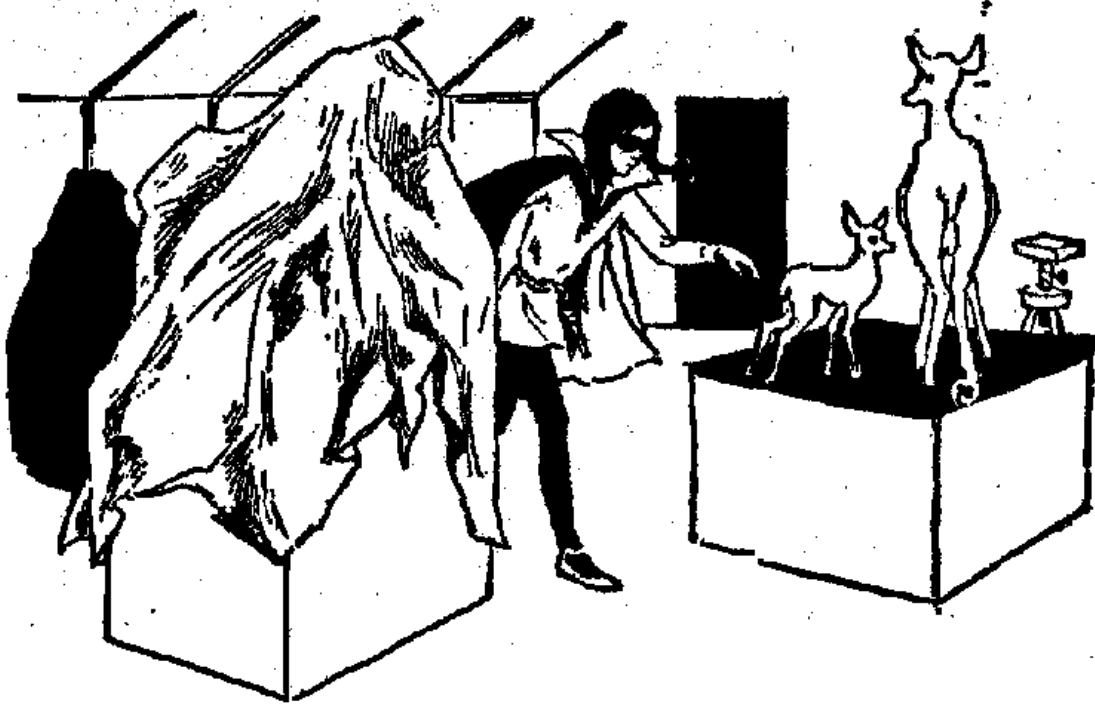
La jeune aventurière a revêtu son costume de soie et mis son masque de velours noir. Elle s'approche d'une fenêtre, regarde vers l'extérieur. La nuit est obscure, pluvieuse.

« Triste temps! Je me dispenserais bien de sortir ce soir! D'autant que pour une fois, il y a un bon programme à la télé!... Enfin, tant pis! Espérons que je ne vais pas me déranger pour rien... »

Elle sort du pavillon, enfourche son cyclomoteur rouge et s'élançe vers Paris, en pestant contre les gouttes froides qui lui fouettent le visage.

Si le bas de Montmartre paraît en fête sous les éclairages multicolores des publicités lumineuses, la Butte elle-même est plutôt sombre, ses boutiques fermées et ses rues désertes. Fantômette grimpe la rue Lepic¹, entre dans la cour au fond de laquelle se trouve l'atelier de Raudaim. Elle s'approche de la porte, glisse la main dans l'ouverture qu'offre un carreau cassé, soulève un simple loquet de bois, pousse le battant et entre.

1. C'est une rue en pente raide, qui devrait plutôt s'appeler Rue à pic. (Note de Ficelle extraite d'un cahier intitulé : *Mes opinions personnelles sur les noms des rues.*)



Tous les élèves de Raudaim savent que l'atelier s'ouvre ainsi, le plus aisément du monde. Fantômette referme et regarde autour d'elle. L'atelier n'est évidemment pas éclairé, mais la pâle lueur du ciel parvient à traverser la verrière. Et puis, notre héroïne voit dans le noir aussi bien que Méphisto.

La plupart des animaux dorment, excepté un hibou qui observe d'un œil rond l'arrivée de l'intruse. Celle-ci cherche une cachette, et trouve facilement à se dissimuler derrière un haut socle qui supporte une biche et son faon. Puis elle attend.

Quelque part dans l'immeuble voisin, une télévision marche à fond en hurlant



à travers les fenêtres grandes ouvertes. Fantômette entend ce dialogue, prononcé avec un fort accent anglais :

« Nous devons ramoner cette cheminée, Stan! Mets-toi au travail!

— Il n'y a pas ce qu'il faut, Ollie...

*— Prends donc ce vieux balai, Stan!...
Oooooohhhh!!! »*

Grand bruit de verre cassé. Fantômette soupire :

« Je suis en train de rater un Laurel et Hardy! C'est malheureux, tout de même! Ah! si je suis venue pour rien, je ne me le pardonnerai jamais! »

La présence de la jeune aventurière

dans l'atelier d'Aristide Raudaim ne repose en fin de compte que sur un fait assez mince. L'un des visiteurs carambiens avait dit : « Nous reviendrons cette nuit. (*Rigoberto, volveremos esta noche.*) » Revenir? pourquoi? Peut-être pour s'occuper de l'expédition du taureau de fer, tout simplement.

Fantômette regarde sa montre : elle marque neuf heures. De temps en temps, des cris bizarres viennent troubler le silence. Le perroquet gratte ses plumes en songeant à sa caserne. Fantômette se demande si elle n'aurait pas dû prévenir Raudaim, au lieu de venir nuitamment dans son atelier. C'était pourtant facile, puisqu'il habite de l'autre côté de la cour. Mais notre justicière flairait déjà une aventure peu commune, et il eût été dommage de passer à côté!

« Reste à savoir si ces messieurs vont me faire l'honneur de venir. »

La réponse ne se fait guère attendre. Après quelques minutes, les deux visiteurs nocturnes venus du Caramba apparaissent dans la cour. Bien qu'ils soient chaussés de caoutchouc, Fantômette les a décelés immédiatement. A travers la

porte vitrée, elle les voit qui s'approchent. Puis une main se glisse à travers le carreau cassé, soulève le loquet.

« Tiens, tiens! On dirait qu'ils connaissent le système. »

La porte s'ouvre, les deux hommes entrent. Une lampe de poche s'allume. Son pinceau blanc balaie l'atelier, s'arrête sur les surfaces polies du taureau de métal. Rigoberto et Pedro marchent vers lui, escaladent le socle de bois, soulèvent la trappe qui se trouve sur le dos de l'animal. Rigoberto se glisse à l'intérieur, pendant que Pedro lui tend un objet carré, une sorte de boîte.

Fantômette observe attentivement l'étrange manège des deux visiteurs.

« A quoi rime ce trafic? Je donnerais bien une vieille pièce sans valeur pour savoir ce qu'ils manigancent! »

Le grand Rigoberto reste un assez long moment dans la statue, éclairé par son compagnon qui dirige le faisceau de la lampe à travers la trappe. On entend des bruits métalliques, des cliquetis assortis de quelques jurons. Puis la voix de Rigoberto qui pousse un soupir de satisfaction en s'écriant :

« *Ya esta! Ahora, nos vamos!* »

Fantômette traduit mentalement :
« Ça y est, maintenant nous partons. »
Le Carambien s'extirpe hors du taureau, saute à terre et se frotte les mains comme un usurier vénitien qui vient de rouler un financier grec. Puis il éternue, malgré l'absence de géraniums. Pedro retire ses lunettes, les essuie avec un mouchoir, les remet en place et se dirige vers la sortie. Alors, un cri strident retentit :

« *Arrrmesulépaule... drroittt!* »

Les deux visiteurs nocturnes se figent, surpris. Pedro braque sa lampe vers l'endroit d'où provient le commandement militaire

Le faisceau se pose sur Képi, qui gratte son grand bec avec sa patte droite. Soulagés, les Carambiens éclatent de rire. Rigoberto constate :

« *Bueno, es un loro!* »

« Bon, c'est un perròquet » traduit Fantômette qui se fait toute petite, car elle est très près de l'animal. Pedro est sur le point d'éteindre sa lampe, lorsque le pinceau blanc accroche un objet qui brille avec l'éclat de l'or. Une dague. Une sorte de fin poignard qui est soutenu

par une ceinture de cuir noir. Laquelle entoure la taille d'une personne qui semble se dissimuler derrière un socle.

« *Caramba! Hay alguien! No estamos solos!* » crie Pedro.

Fantômette se mord les lèvres. Il vient de dire « Saprísti, il y a quelqu'un, nous ne sommes pas seuls! » En prononçant cette phrase, il a plongé la main sous sa veste pour en retirer un pistolet. La jeune aventurière se traite mentalement de cré-tine intégrale, de patate mal cuite et de savate rapiécée.

« J'aurais dû chercher une meilleure cachette! Mais aussi, je ne pensais pas que cet idiot de perroquet allait lancer des ordres! »

« Sortez de là! crie Pedro, et levez les mains! Qui êtes-vous? Que faites-vous ici? »

Fantômette a un petit rire.

« Ce que je fais? Je pourrais vous poser la même question, il me semble? Depuis quand se rend-on chez les gens en pleine nuit, sans les prévenir? »

Pedro ignore la réplique et répète :

« Qui êtes-vous? »

Rigoberto intervient alors.

« Je sais, moi. C'est *Fantasmita*.

— *Fantasmita*?

— Oui. *Fantômette*. Une espèce d'aventurière française. Le jour, elle va à l'école. Et la nuit, elle pourchasse les malfaiteurs.

— Pourquoi est-elle ici? Hé, *Fantômette*, que fais-tu dans cet atelier?

— Vous le voyez : je me promène en respirant l'air frais de la nuit...

— Tu te moques de moi? Tu étais en train de nous espionner! »

Pedro murmure à l'oreille de Rigo-berto, en espagnol :

« C'est un témoin gênant. Il va falloir s'en débarrasser. »

Fantômette réplique :

« Inutile de parler dans votre langue natale, je la comprends très bien. Je parle aussi l'anglais, l'allemand, l'italien, le turc, le grec, le russe et le chinois. J'ai également quelques notions de japonais, d'arabe et d'hindoustani. »

Pedro se caresse le menton avec le canon de son automatique, surpris et indécis. Il fait la moue, plisse son nez et gronde :

Hé, Fantômette, que fais-tu dans cet atelier? →



« Tu aurais mieux fait de ne pas venir. Tu es plutôt embarrassante. Et nous n'aimons pas que l'on vienne contrarier nos projets.

— Vos projets? Oui, si nous en parlions un peu? Qu'avez-vous donc mis dans le taureau de fer? Que contient cette boîte? »

Mais Pedro ne répond pas. De sa main libre, il fouille dans sa poche, en retire une ampoule de verre et une seringue qu'il tend à son complice. Rigoberto brise l'ampoule, remplit la seringue et enfonce brusquement l'aiguille dans le bras de la jeune aventurière.

« Qu'est-ce qui vous prend? Qu'avez-vous mis dans cette seringue? Aïe! Arrêtez! Vous me faites mal... Pourquoi m'avez-vous injecté ce liquide?... C'est quoi, au juste?... Une drogue? Un soporifique?... De la limonade, comme dirait ma copine Ficelle? Ou alors, de l'eau gazeuse... de l'eau sucrée... Ah! il me semble que j'ai envie de dormir... Oui, je crois que j'ai sommeil... Une petite sieste me ferait du bien... C'est ça, bonne nuit tout le monde! »

Fantômette ferme les yeux. Pedro sou-

rit à Rigoberto qui fait un signe d'approbation.

« *Si! Está durmiendo...* »

Oui, elle dort. Le liquide contenu dans la seringue est du Soporitol, un somnifère. Rigoberto se mouche et demande :

« Maintenant, qu'allons-nous en faire? On ne peut tout de même pas la laisser ici?

— Non, bien sûr. Nous allons l'emmener à la ferme de Marny-sur-Marne.

— Pourquoi? »

Pedro a un petit rire qui n'annonce rien de bon.

« J'ai ma petite idée, mon cher Rigoberto. Je connais *quelqu'un* qui va nous débarrasser de cette Fantasma. »



CHAPITRE IV

Olé, torero!

« C'EST une odeur de campagne... d'étable... Il doit y avoir des vaches dans le coin... »

Fantômette ouvre les yeux. Ce qu'elle aperçoit tout d'abord, c'est une cloison en bois. Entre les planches disjointes, on entrevoit de la verdure. Un pré. Autour de la jeune aventurière, et sous elle, il y a de la paille.

« Si je comprends bien, je viens de dormir sur une litière, dans une étable... »

Elle redresse un peu la tête et étouffe une exclamation. Debout sur la même litière, à moins de cinq pas, il y a une énorme masse noire surmontée d'une paire de cornes démesurées!

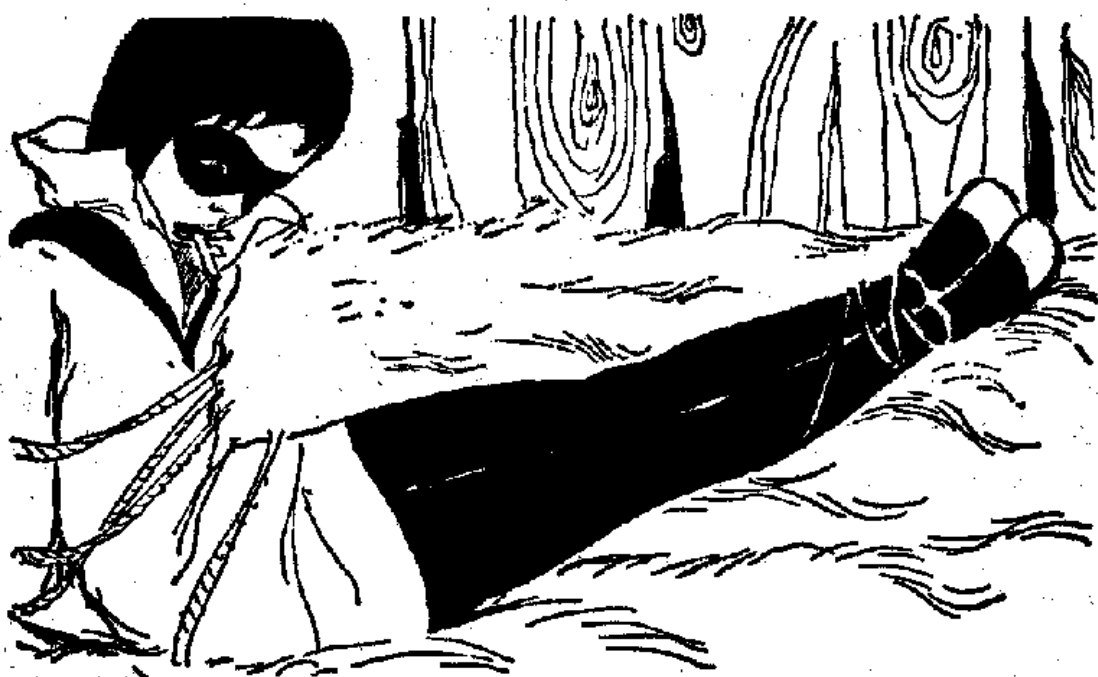
« Mille pompons! Qu'est-ce que c'est, ce monstre? Un taureau de combat! *Volcano*, peut-être? En voilà, une surprise! J'aimerais mieux me trouver nez à nez avec une araignée. A condition qu'elle ne soit pas trop grosse... »

Tout à fait réveillée maintenant, Fantômette essaie de se redresser sans faire de mouvement brusque, pour ne pas effrayer l'animal. Mais là, un problème se pose.

« Pas moyen de bouger! Que se passe-t-il? Ah! on m'a attachée... »

Le léger mouvement qu'a fait notre amie a intrigué Volcano. Il s'approche, flaire les chaussures de Fantômette, puis fait demi-tour, cueille un brin de foin dans sa mangeoire et se met à le mâchonner comme s'il s'agissait d'un chewing-gum.

Notre aventurière murmure :



« Bon, ça va. Reste bien gentiment dans ton coin. Plus tu seras loin, plus tu me plairas! »

Le ruminant paraissant calme pour l'instant, Fantômette peut s'occuper d'une tâche urgente : se libérer. Il s'agit de couper les liens qui l'immobilisent. C'est une chose difficile pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude d'être attaché, mais pour une aventurière professionnelle, c'est enfantin. Il suffit à Fantômette de mordre la broche d'or en forme de F qui maintient sa cape. On entend un déclic, et la broche s'ouvre en deux à la manière d'un canif, découvrant une lame bien affûtée. Serrant fortement le F entre ses dents, la prisonnière parvient

assez vite à cisailer la cordelette enroulée autour de son buste. Une fois les bras libres, elle peut facilement détacher ses jambes.

« Ouf! Voilà une bonne chose de faite! »

Elle se lève, s'étire pour se désankyloser, entend alors une sorte de raclement. Le taureau est en train de gratter le sol avec son sabot. En même temps, il penche la tête en soufflant fortement par les naseaux.

« Mille milliards de toréadors! Il va me foncer dessus! »

Le curieux comportement de Volcano indique en effet qu'il est sur le point de charger. En un éclair, Fantômette déploie sa cape, la présente devant le mufler de l'animal qui fonce contre cet obstacle rouge. D'un léger saut de côté, Fantômette évite la bête en criant « Olé! » Le taureau continue brutalement en ligne droite, fonce vers la paroi de l'étable, et fait éclater le bois en passant à travers!

Crac! Le voilà dehors, dans la campagne, tout étonné de ne plus être enfermé. Il découvre une belle herbe bien grasse,

et entreprend de tondre le pré. En oubliant complètement Fantômette et sa cape.

Rassurée, Fantômette le laisse prendre son petit déjeuner et sort discrètement de l'étable par l'ouverture que le monstre vient de percer. Puis elle s'éloigne sur la pointe des pieds.

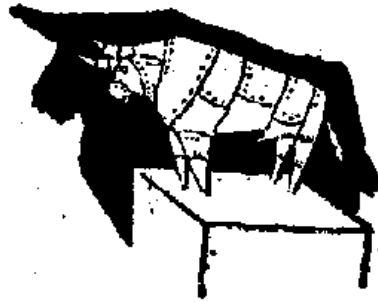
L'étable qu'elle vient de quitter est attenante à une ferme isolée, perdue dans la campagne.

Notre aventurière ne cherche pas à explorer la ferme. Ce qui l'intéresse maintenant, c'est ce qui doit se passer de l'autre côté des Pyrénées, *quand le taureau de fer sera inauguré.*

« Parce que je suis sûre qu'il va se passer quelque chose. Si ces messieurs ont pris la peine de revenir la nuit pour cacher une boîte dans la statue, c'est parce qu'ils ne pouvaient pas le faire en plein jour, évidemment. Donc, il ne me reste plus qu'à aller au pays des castagnettes. »

Elle suit un chemin creux, parvient à une route où circulent en abondance voitures et poids lourds. Elle découvre un carrefour, où un stop oblige tous les véhi-

cules à marquer un temps d'arrêt. Elle en profite pour grimper sur un camion, qui la ramène en quelques heures dans le département de la Marne-et-Oise. Là, elle trouve un taxi, et un quart d'heure plus tard parvient à Framboisy, alors que dix heures du matin sonnent silencieusement au cadran solaire de l'hôtel de ville.





CHAPITRE V

Inquiétants projets

RIGOBERTO sort du lit, s'étire, ouvre la fenêtre et repousse les volets. Il s'écrie :

« Ah! quelle belle journée! »

Puis il se met à éternuer, parce qu'un pot de géranium est accroché au balcon.

« Quelle manie ils ont, dans cet hôtel, de fourrer des géraniums dans tous les

coins! Me voilà encore enrhumé!... Ah! je voudrais bien être à demain, pour savoir le résultat de notre petite combinaison. Pourvu que ça marche!... »

Le petit Pedro se redresse à demi sur son lit, met ses lunettes et demande :

« Pourquoi veux-tu que cela ne marche pas? J'ai tout combiné d'une manière parfaite. »

On frappe à la porte. Instinctivement, les deux hommes font un mouvement vers leurs revolvers qu'ils ont cachés sous les oreillers. Mais ce n'est que la femme de chambre qui apporte le petit déjeuner et les journaux du matin.

Pedro commence à lire *France-Flash*, pendant que Rigoberto verse du café dans les tasses. Il demande :

« Quoi de nouveau ce matin, Pedro? »

— Pas grand-chose. Les catastrophes habituelles... Un incendie dans une fabrique d'extincteurs... Attaque dans la banque Picsou. Les malfaiteurs n'ont rien trouvé, les coffres étaient vides... Une inondation dans les Hautes-Alpes...

— Une catastrophe, ils en auront une belle demain. Et c'est nous qui la fournirons. Je vois d'ici les gros titres : **MORT**

DU PRESIDENT PASTIZ SANZO. Ha, ha! Nous aurons toute la première page!

— Attends! Tais-toi... *caramba!* »

A travers ses lunettes, Pedro braque son regard sur un article de la troisième page.

« *Dios mio!* Malheur de malheur! Ah! c'est le bouquet, ça! Si j'avais pu me douter...

— Quoi donc? Dis vite!

— Tiens, lis... »

Rigoberto se mouche, puis saisit le journal et lit à haute voix :

Un taureau dans la nature. (De notre correspondant particulier à Marny-sur-Marne). En fin de matinée, un magnifique taureau de combat se promenait dans les rues de Marny, semant la terreur sur son passage. D'après le témoignage d'un cultivateur de la région, l'animal s'est échappé d'une ferme après avoir défoncé l'étable où il était enfermé. Cette ferme appartient à des Carambiens qui sont absents pour l'instant. Les gendarmes ont pu constater qu'effectivement le taureau a fracassé le mur de bois pour

s'y frayer un passage, ce qui prouve la force fantastique de l'animal. Les gendarmes ont décidé de réfléchir longuement avant de tenter sa capture.

D'un geste rageur, Pedro abat son poing sur la table de nuit.

« Mille millions de cornes! Si le taureau s'est évadé, cela veut dire que Fantômette en a fait autant, puisque les gendarmes ne l'ont pas retrouvée. Sinon, ils en parleraient!

— Oui, bien sûr. Ton plan n'était pas tellement au point, mon cher Pedro. Tu



m'avais dit que Volcano allait pulvériser Fantômette... Apparemment, il ne l'a même pas touchée... »

Pedro serre les poings en grimaçant.

« Oui. Mais elle ne perd rien pour attendre. Si je la retrouve, celle-là, je l'enferme dans un zoo, avec un lion! »

Pedro se calme en buvant une gorgée de café, puis il réfléchit un moment, et murmure :

« Il ne faudrait pas qu'elle ait deviné nos projets... Elle n'a pas l'air bête du tout... Si par hasard elle se doutait de quelque chose.. Elle risquerait de se rendre en Espagne pour faire échouer notre plan...

— Allons donc! Tu crois?

— Hé! Ce n'est pas impossible.

— Diable! Ce serait ennuyeux, mon cher Pedro.

— Très ennuyeux, mon grand Rigoberto. »

Les deux conspirateurs réfléchissent de nouveau. Pedro essuie ses lunettes, Rigoberto se mouche. Puis il hoche la tête :

« Nous ne pouvons pas la retrouver,

cette Fantômette. Nous ne savons même pas où elle habite!

— Moi, j'ai une idée là-dessus.

— Comment ça?

— Oui. »

Le petit Pedro finit de boire son café et explique :

« Quand nous l'avons transportée dans l'étable, j'ai soulevé son masque et j'ai jeté un coup d'œil sur son visage.

— Eh bien?

— Malgré ma mauvaise vue, j'ai bien reconnu une des filles qui se trouvaient dans l'atelier de Raudaim.

— Vraiment?

— Oui. C'est une petite brune aux yeux noirs. Cela expliquerait pourquoi elle nous a repérés, et pourquoi elle est revenue nous espionner la nuit dernière. Donc, nous pouvons la retrouver par l'intermédiaire de Raudaim. Si elle fréquente son atelier, il doit avoir son adresse. Allons-y! »

Sans prendre le temps de faire leur toilette, les deux hommes s'habillent à la diable, sautent dans leur voiture et foncent vers la Butte Montmartre. Ils

grillent quelques feux rouges et s'arrêtent dans la cour de l'atelier avec un horrible grincement de freins.

Raudaim est en train de modeler une terre qui représentera une sauterelle. Pour mieux voir l'insecte, le sculpteur l'examine avec une loupe géante, comme un détective scrutant les pas d'un voleur.

« Ah! bonjour, messieurs. J'ai le plaisir de vous annoncer que ma géniale statue est partie ce matin pour l'Espagne. On l'a embarquée à bord d'un avion géant... »

Mais les deux visiteurs semblent agacés par ces précisions. Pedro demande avec empressement :

« Dites vite! La fille qui était là hier. La brunette qui discutait avec la grande blonde... Vous avez son adresse? »

Le sculpteur paraît surpris.

« Pourquoi me demandez-vous cela? Aurait-elle fait quelque bêtise? Cela m'étonnerait. C'est une gentille fille.

— Non, non, elle n'a rien fait de mal. Nous voulons seulement... heu... heu... »

Rigoberto intervient :

« C'est aujourd'hui son anniversaire, et nous voulions lui porter un cadeau.

Mais nous ne savons pas où elle habite.

— Ah! bon. »

Le sculpteur se frotte la joue avec sa loupe, réfléchissant.

« Ecoutez. Je sais seulement qu'elle habite à Framboisy. Je n'ai pas son adresse, mais son amie la grande Ficelle pourrait vous la donner.

— La grande blonde?

— Oui. Vous la trouverez au 21, rue des Salsifis, à Framboisy. C'est en Marne-et-Oise.

— Bien. Merci, Maître! »

Et les deux hommes s'enfuient comme s'ils étaient poursuivis par une meute de chiens affamés, une troupe de diables verts, une horde de Huns assoiffés, une légion de sorciers maléfiques, une armée de Martiens violets.

La voiture noire se faufile dans les encombrements et parcourt en vingt minutes un trajet qui demande habituellement trois quarts d'heure. En cours de route, Pedro a consulté un indicateur des rues de la banlieue et repéré la rue des Salsifis. A l'instant même où les deux conspirateurs débouchent dans la rue, Françoise, Boulotte et Ficelle sortent

d'une maison, portant des valises. Rigoberto freine.

« Les voilà! Nous arrivons juste à temps.

— Oui. On dirait un départ en vacances. Ils chargent des valises.

— Très bien. Nous n'avons plus qu'à les suivre tranquillement. Et à la première occasion, nous capturons la brunette.

— Mais nous ne pouvons plus la remettre dans la ferme?

— Oui. Mais nous trouverons bien un trou quelconque, un ravin ou une rivière pour nous en débarrasser. L'essentiel, c'est de l'empêcher d'aller en Espagne *avant l'inauguration de la statue.*

— Retardons leur auto, alors?

— On verra bien. Pour l'instant, pas de précipitation. »

Quelques minutes plus tard, la voiture de l'oncle de Ficelle démarre. Celle des Carambiens suit le mouvement à cent mètres de distance.



CHAPITRE VI

Vers l'Espagne

U NE HEURE avant ce départ, Ficelle était en plein travail artistique.

« Attends, Boulotte, fais voir cette boîte de jus d'ananas... Ah! oui, elle n'est pas mal du tout. Ça pourrait faire mon avant-bras gauche... Tu n'en as pas une autre, pour le droit? »

— Non... Une boîte d'asperges, si tu veux... Mais elle est un peu plus longue...

— Justement! Mon bras droit est plus long que mon bras gauche. Ça va s'ajuster merveilleusement bien! Maintenant, je voudrais une boîte de gâteaux secs, en fer blanc. Pour mon buste. »

La grande Ficelle est en train de rassembler des matériaux pour sa sculpture métallique. Boulotte explore la poubelle de la cuisine, fouille dans le réfrigérateur, fouine dans les placards. Ficelle mesure, soupèse, réfléchit. Elle a tout ce qu'il faut pour faire la tête, les bras, le corps. Mais il lui manque les cheveux. Où trouver une matière imitant la filasse qui pousse sur le haut de son crâne? Elle regarde autour d'elle, et découvre le balai caché derrière la porte.

« Là, Boulotte! Regarde! Ce balai ressemble énormément à mes cheveux! Je vais couper les brins et les coller sur le haut de ma sculpture-portrait. Ce sera follement ressemblant! »

Ficelle s'apprête à massacrer l'innocent balai, lorsque la sonnette de la porte d'entrée fait ding-dong. Ficelle abandonne la sculpture moderne pour aller ouvrir, et se trouve en présence d'un grand homme blond, souriant et sympa-

thique. C'est M. Filin, l'oncle de la grande fille. Ficelle lui saute au cou :

« Oh! bonjour, mon oncle! Comme c'est gentil de venir me voir! Quand est-ce que tu repars?

— Laisse-moi le temps d'arriver!

— Tu as laissé tomber ton magasin de skis?

— Provisoirement, parce que nous sommes en été. Mais quand l'hiver va revenir, je le rouvrirai¹. »

M. Filin est en effet propriétaire d'un magasin d'articles de sports où l'on peut trouver tout ce qu'il faut pour se casser quelques jambes en glissant sur la neige. Ficelle s'approche de son oreille et murmure :

« On va aller là où tu sais?

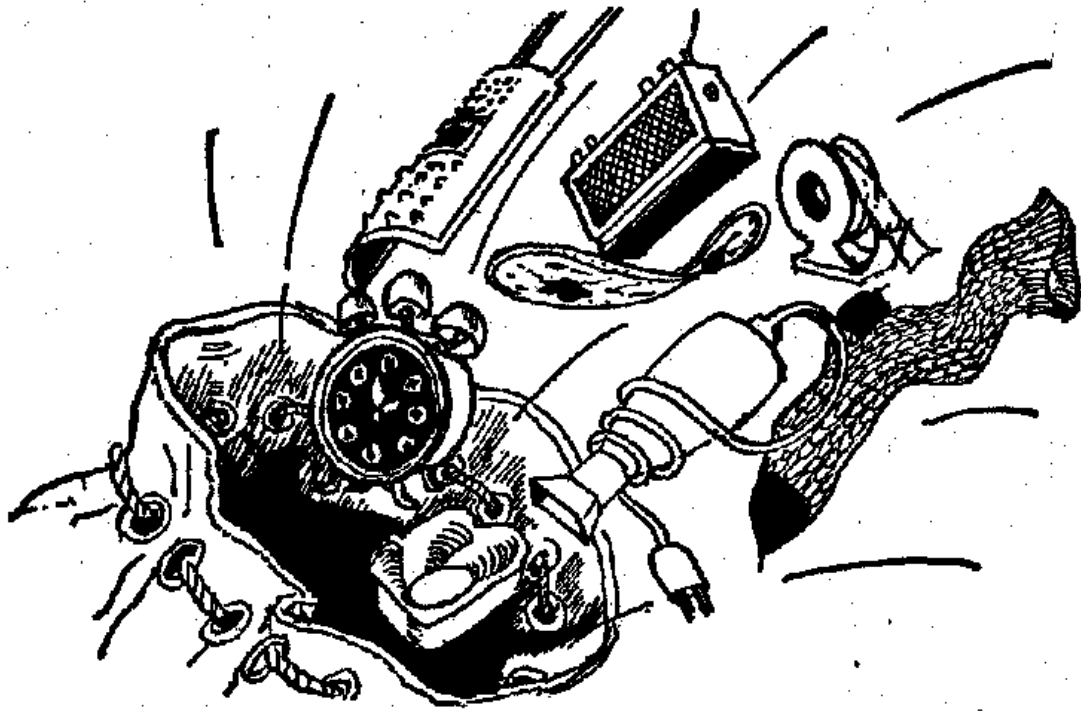
— Oui.

— Ah! chic, alors! On emmène Françoise et Boulotte?

— Je te l'ai déjà dit : si elles veulent aller en Espagne, je ne demande pas mieux... »

Comme les deux amies sont déjà tout à fait d'accord, c'est brusquement la grande bousculade. Boulotte se met à

1. Voir : *Fantômette et le Masque d'Argent.*



courir de tous les côtés pour rassembler tablettes de chocolat, pain d'épices ou boîtes de pâté. Françoise sort précipitamment pour se rendre à son logis afin de préparer ses bagages, et Ficelle ouvre en grand son sac de plage. Elle y enfourne un réveille-matin, un sèche-cheveux, une loupe de détective, un taille-crayon géant, un cendrier en faïence qui ressemble à un coquillage, un transistor qui ne capte que Radio-Canada, un rouleau de ruban adhésif, une semelle de liège trouée, une râpe à fromage, des lunettes de soleil à monture rose dont un verre manque, un mouchoir rapiécé, une agrafeuse, un timbre-poste de la Nouvelle-Calédonie, un baromètre à couleurs

variables, une chaussette marron, une chaussette rouge, une chaussette verte, un calendrier de l'année dernière, une boîte d'allumettes vide, un cahier de musique, une pierre précieuse en plastique véritable, un petit ours en peluche, un pèse-lettres, une photo du château d'Azay-le-Rideau, un gant de main gauche, un tube d'aspirine contenant du sable, une sphère de verre que l'on retourne pour faire tomber de la neige sur un paysage de montagne miniature, un album de Mickey, une gomme bleue, un chapeau en papier offert par Coca-Soda, et une table de multiplication.

Toutes ces choses sont indispensables lorsqu'on voyage.

L'oncle a étalé sur la table une grande carte d'Espagne, et note avec un crayon rouge les points importants de son itinéraire.

« Après la frontière, nous descendrons sur Marmelada, nous traverserons Armonica et nous pourrions déjeuner à Castagnettas. Ensuite... »

Françoise revient, portant pour tout bagage un sac bleu de la compagnie *Airavia*. M. Filin poursuit à haute voix :

« ... ensuite, nous allons jusqu'à Pata-tafritas, puisque ma nièce tient absolument à voir inaugurer le taureau de Raudaim... »

Il replie la carte, regarde autour de lui.

« Ça y est, vous avez rassemblé toutes vos petites affaires? Boulotte, qu'est-ce que c'est, cette grosse boîte?

— Ma sorbetière. Comme il fait très chaud en Espagne, je l'emporte pour faire des glaces. .

— Ha, ha! Ce n'est pas la peine. Il y a des marchands de glaces, là-bas.

— Vous êtes sûr? Bon alors je laisse la sorbetière. Mais je prends peut-être mon gaufrier? »

Elle prend non seulement le gaufrier, mais aussi le grille-pain, le couteau électrique, le presse-orange et la pince à sucre. Ficelle pousse quelques cris parce qu'elle n'arrive pas à mettre la main sur son tube de dentifrice. En revanche, c'est le pied qu'elle met dessus. La crème rose jaillit du tube et s'allonge sur le parquet de la salle de séjour comme un serpent. Ficelle se penche, déclare :

« Comme c'est curieux! On dirait un lombric géant. Notre institutrice nous a

dit qu'un ver de terre, ça s'appelle un lombric. Tu as vu Françoise? C'est drôlement intéressant! »

Mais la brunette est déjà dehors, en train de s'installer dans la voiture. M. Filin crie :

« Alors, Ficelle, tu viens ou non? Nous allons partir sans toi! »

A regret, la grande fille doit abandonner son ver de terre, et s'embarquer comme les autres. Après avoir vérifié que le gaz, l'eau et l'électricité sont fermés, M. Filin verrouille la porte, monte dans la voiture et démarre. Ficelle s'exclame :

« Olé! Nous voilà parties pour le pays des corridas, des guitares et de la choucroute! »

Trois minutes plus tard, Ficelle pousse un grand cri, ce qui provoque un coup de frein brusque. L'oncle tourne la tête vers la grande fille qui est assise à côté de lui.

« Eh bien, que t'arrive-t-il? »

— Ah! mon oncle, c'est EPOUVANTABLE!

— Quoi donc?

— J'ai oublié mon dictionnaire d'espagnol!

— Bah! ce n'est pas grave...

— Mais si! Comment veux-tu que je demande « Indiquez-moi s'il vous plaît « le chemin des catacombes de Madrid » si je n'ai pas mon dico? Vite, il faut faire demi-tour! Je t'en prie, mon bon petit oncle chéri, retournons vite à la maison! »

M. Filin pousse un soupir qui ressemble à un typhon sur la Jamaïque, et consent à opérer un changement de cap. La voiture revient donc à la maison, et l'on procède de nouveau à l'ouverture de la porte. Ficelle s'engouffre dans le logis,



farfouille dans tous les coins pendant un grand quart d'heure. Pendant ce temps, les autres cuisent d'impatience, maudissant mille fois l'étourdie. Ficelle reparait enfin, brandissant triomphalement un gros livre cubique.

« Ça y est! Victoire! *Veni, vidi, trovi!* Comme disait Néron après la bataille d'Alésia. »

Françoise rectifie :

« C'était *veni, vidi, vici*. Ce n'était pas Néron, mais Jules César. Ce n'était pas la bataille d'Alésia, mais...

— Oh! tais-toi! Tu es plus barbante que Mlle Bigoudi! »

Il est inutile de relater par le détail ce voyage vers l'Espagne. Contentons-nous de reproduire quelques extraits d'un carnet sur lequel Ficelle a noté ses impressions. Une sorte de journal de bord.

11 h. — Françoise raconte que nous sommes suivis depuis Framboisy par une voiture noire. Elle a sûrement des visions! Des voitures noires, il y en a plein les routes.

11 h 15. — Boulotte se plaint qu'elle a faim. Ah! ce n'est pas une chanson nou-

velle! Elle réclame tout le temps à manger. Pourtant, elle en est à son huitième sandwich saucisson-beurre-jambon-beurre-pâté-rillettes.

11 h 45. — Françoise nous reparle de sa voiture suiveuse. Je me retourne et je ne vois qu'un gros camion. Françoise affirme que la voiture est derrière le camion. Mais c'est une menteuse : un camion, ce n'est pas transparent. On ne peut pas voir à travers. Et du moment que je ne vois pas cette auto, c'est qu'elle n'existe pas!

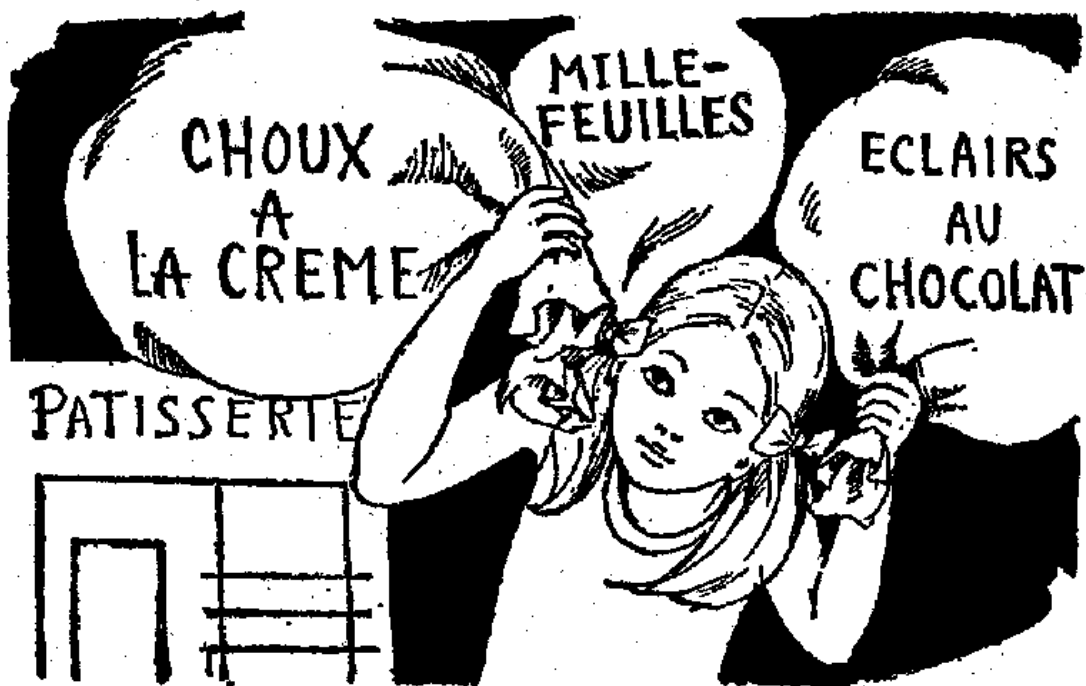
12 h 30. — Boulotte pousse de grands cris de joie parce que nous nous arrêtons devant l'*Auberge de Maître Corbeau*. On nous sert du poulet, et je m'amuse à faire croire à cette nigaude de Boulotte que c'est du corbeau, mais ça ne lui coupe pas l'appétit. Le patron vient alors nous dire que c'est réellement du corbeau. Naturellement, je n'ai pas cru cette plaisanterie. Je n'ai pas fini mon poulet, parce que je n'avais plus faim.

17 h 15. — J'aperçois une ravissante rivière qui longe la route. Il y a une jolie berge couverte d'herbe et un adorable écriteau marqué **BAIGNADE INTER-**

DITE. Je demande à Tonton d'arrêter la voiture pour que je puisse aller faire trempette, mais il refuse. Ah! vraiment je ne le trouve pas très gentil!

19 h 30. — Nous arrivons dans une ville entourée de murailles fortifiées. Sûrement pour qu'on ne puisse pas voler cette ville. Nous nous installons dans *l'Hôtel de la République royale*. Un très bon hôtel, de grande classe, parce qu'il y a un lavabo dans ma chambre, une fenêtre qui peut s'ouvrir et même un lit!

21 h. — Je viens de me coucher, et j'écris ces lignes dans le lit en question. Je sens que j'ai sommeil et que je vais m'endorm...



CHAPITRE VII

Incidents de parcours

LES PENSIONNAIRES de l'*Hôtel de la République royale* ont passé une bonne nuit. Boulotté a même rêvé qu'elle pillait une pâtisserie. Après une toilette minutieuse (coup de gant de toilette sur le bout du nez), le petit déjeuner est rapidement englouti. M. Filin règle la note, et tout le monde sort pour prendre place

dans la voiture qui est garée devant l'hôtel.

Là, une surprise désagréable attend nos voyageurs. M. Filin fait la grimace :

« Aïe! J'ai un pneu à plat. Là, à l'avant...

— Et à l'arrière, mon oncle!

— Tu as raison, Ficelle. Le pneu arrière aussi est dégonflé! »

Françoise fait rapidement le tour du véhicule et annonce :

« Les quatre pneus ont été crevés. »

M. Filin laisse tomber sa valise.

« Ah! par exemple! Elle est forte, celle-là! Quel est le vandale qui s'est amusé à nous faire ça? »

Il fait demi-tour, revient dans l'hôtel et demande au bureau de la réception :

« Vous n'avez vu personne tourner autour de ma voiture? On a crevé les quatre pneus! »

Mais l'employé de service s'est couché vers minuit. Le sabotage a peut-être eu lieu plus tard. M. Filin soupire, se résigne et demande l'adresse d'un garage. On lui en indique un. Mais comme c'est dimanche, il doit être fermé. Il existe bien une station-service ouverte,

seulement elle est à plus de trois kilomètres, hors de la ville.

Il rejoint les filles et leur annonce ces mauvaises nouvelles. Ficelle pousse des cris de lamentation qui fendraient l'âme d'une enclume, mais Françoise propose tout de suite une solution :

« Téléphonons à l'hôtel pour appeler la station-service. On viendra nous dépanner. »

M. Filin téléphone, et apprend que le propriétaire de la station ne veut pas se déplacer. Il n'a d'ailleurs pas de dépanneuse à sa disposition. M. Filin commence à s'arracher les cheveux. Françoise suggère alors autre chose :

« On doit pouvoir louer une voiture? J'ai aperçu une agence *Autofrance* dans la rue voisine.

— Très bien! Allons-y. »

M. Filin et les trois amies se rendent en hâte à l'agence. Une aimable dame leur fait savoir qu'elle n'a plus aucun véhicule disponible.

« Nous avons habituellement trois voitures. Il y en a une qui a été louée hier soir, et les deux autres ce matin.

— Et quand en aurez-vous une?

— Ah! je ne peux pas vous le dire.

— Tant pis. Merci, madame.

— Je regrette, monsieur... »

Ils sont sur le point de sortir, quand Françoise se retourne et demande :

« Madame, vous dites qu'on vous a loué deux voitures ce matin?

— Oui.

— Très tôt?

— Dès l'ouverture. Deux messieurs.

— Qui sont venus ensemble?

— Oui, en effet.

— Et qui avaient un accent espagnol?

— C'est exact. Vous les connaissez donc, mademoiselle?

— Oui, je les connais. Et je peux vous dire que ce sont deux jolis sacripants... »

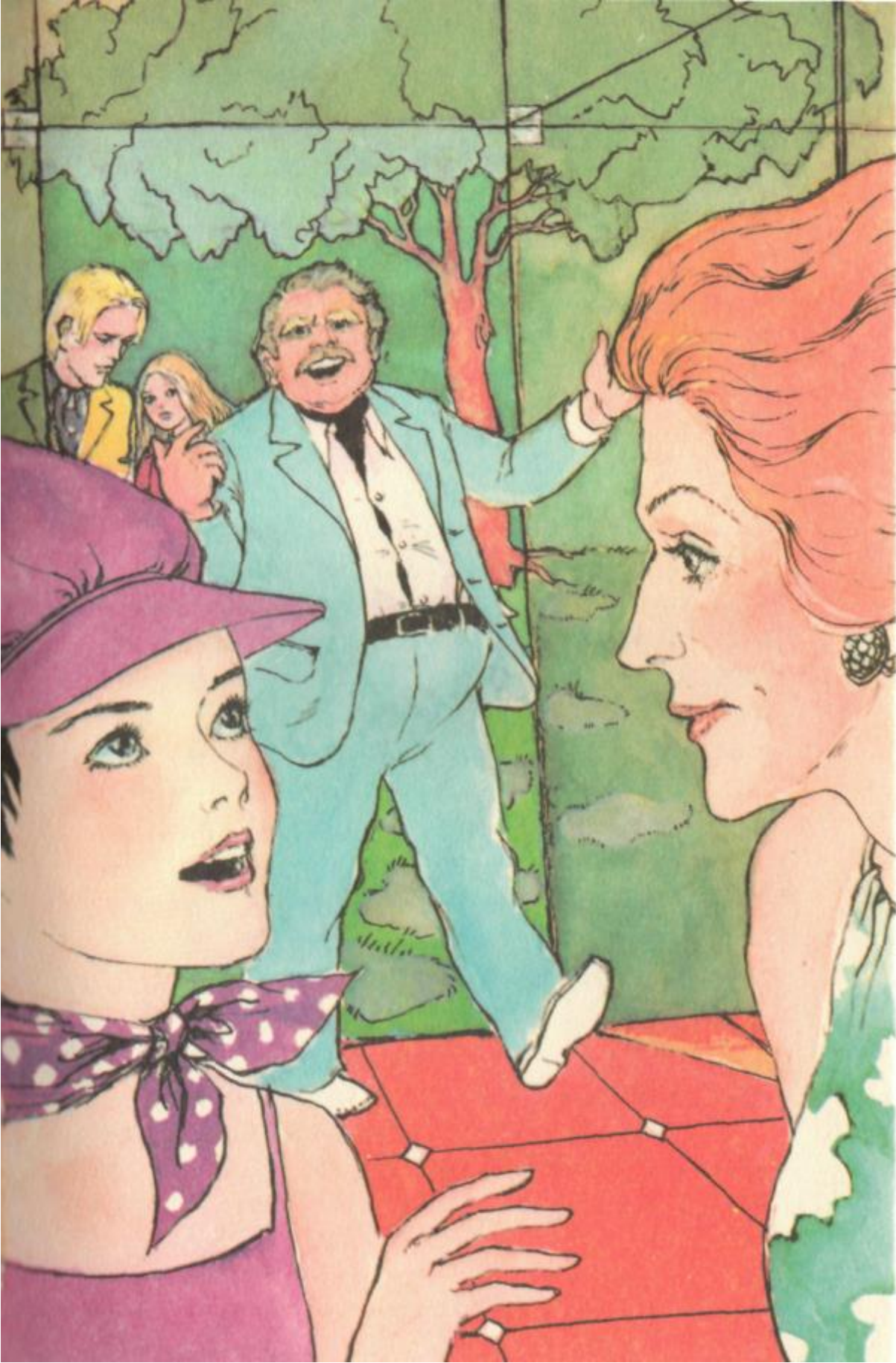
Mais la fin de la phrase se perd dans le chahut que produit un gros homme jovial qui vient d'entrer en coup de vent.

« Bonjour, ma petite dame! Je vous rapporte votre voiture. Tenez, voici les clés. J'ai garé l'auto juste à côté. »

M. Filin, qui se trouvait déjà dehors, rentre à nouveau dans l'agence.

« Ce monsieur vient de vous ramener une voiture? Nous pouvons donc la prendre? »

*« Bonjour, ma petite dame!
Je vous rapporte votre voiture. » →*



L'employée fait un signe affirmatif.

« Certainement. Elle est à votre disposition. »

Dix minutes plus tard, Françoise, Boulotte, la grande Ficelle et M. Filin se remettent en route, piquant droit vers l'Espagne.

*
**

« Ah! ça y est! Nous arrivons à la frontière! Voilà l'Espagne! Vous allez voir les hommes coiffés de leurs grands sombreros, et les femmes avec un énorme peigne dans les cheveux, en train de danser au son des castagnettes! Regardez bien! »

La voiture franchit le poste de la douane française, roule une centaine de mètres et s'arrête au poste espagnol. Ficelle ouvre ses yeux en grand et remarque un panneau marqué *Aduana*.

« Ah! je vais regarder la traduction dans mon dictionnaire...

— Cela veut dire *Douane*, ma grande, traduit Françoise.

— Peut-être, mais je veux vérifier. »

Elle fouille dans son sac, en sort le dic-

tionnaire et se met à le feuilleter fébrilement.

« Voyons... ader... adler... adoptiv.. advokat.. aérodrom... affe... afrika... C'est bizarre! Je ne trouve pas *adwana*. Pourtant, c'est un mot qui n'a rien d'extraordinaire.. »

Françoise s'empare du dictionnaire, le regarde un instant, et éclate de rire.

« Ah! ma grande, tu es vraiment la reine des nouilles! Tu auras du mal à trouver un mot espagnol là-dedans!

— Pourquoi?

— Parce que c'est un dictionnaire d'allemand, jeune ahurie!

— Quoi? Ah! malheur de catastrophe! Je me suis trompée de dico! C'est terrible, ça! Comment vais-je faire maintenant pour demander le chemin des catacombes de Madrid? »

Mais Ficelle oublie bien vite son malheur pour observer le paysage qui l'entoure, et scruter les physionomies des gens qui se promènent dans la ville frontalière. A sa grande surprise, elle constate que les habitants sont habillés comme en France. Pas de grands chapeaux, pas de guitares ni de castagnettes.

« C'est étrange! J'avais toujours cru que les Espagnols avaient l'air d'Espagnols. Ils sont exactement comme chez nous! Eh bien, ce n'est vraiment pas la peine de voyager... Autant rentrer chez soi! »

En revanche, Boulotte est satisfaite. Elle se promet d'étudier d'une manière détaillée la cuisine espagnole, même si cela doit la faire engraisser de dix kilos.



Accoudés au comptoir du *Tiburón* — un café sur la place principale de Marmelada — deux hommes épluchent de grosses crevettes appelées *gambas*, avec un petit sourire de contentement.

« Nous voilà tranquilles pour un moment, hein, Rigoberto? »

— Je pense bien! Avec leurs pneus crevés et aucune voiture à louer, les voilà bloqués en France pour un bon bout de temps! Plus de Fantasmita dans nos jambes, c'est bien commode. Nous pourrions faire notre travail tranquillement. »

Pedro plisse ses yeux derrière ses

lunettes et s'approche de son complice pour demander à voix basse :

« Quand nous aurons touché notre prime, qu'est-ce que tu feras? »

— J'irai voir toutes les courses de taureaux, aux meilleures places. Et toi?

— Moi? Ha, ha! tu ne devineras jamais.

— Je ne sais pas... Tu vas acheter une grosse voiture? Une villa à Cadix?

— Non. Je vais commander ma statue à Raudaim! »

Et le petit Pedro se met à rire en vidant son verre de *clarete*. Il interrompt brusquement son geste.

« Regarde! Regarde, caramba! Là, dehors... »

Il tend l'index vers la place inondée de soleil. Rigoberto tourne la tête pour regarder le point que lui désigne son complice.

« Eh bien? Il n'y a rien de spécial. Rien qu'une voiture. »

— Oui, mais dedans?

— On dirait que...

— Oui! C'est le bonhomme et nos trois filles! Ils ont réussi à trouver une auto! »



Pedro jette un billet sur le comptoir et s'élançe au-dehors, suivi de son complice. Les deux hommes courent vers leur voiture. Ils démarrent à pleins gaz et se lancent à la poursuite de Françoise, Ficelle et Cie.

Extraits du carnet de bord de Ficelle :

Heureusement que je regarde autour de moi avec des yeux aussi perçants que la pointe de mon compas, quand je m'amuse à faire des trous dans mon livre de géographie, pour indiquer les frontières en pointillé. Grâce à ce regard, j'ai encore vu la voiture noire derrière nous. Je l'ai dit à Françoise, mais à ce moment-là un car s'est mis entre cette voiture et

nous, de sorte que Françoise ne l'a pas vue et m'a traitée de menteuse. Mais elle a bien tort, ça oui! Parce que moi je ne mens jamais. Sauf quand je ne dis pas la vérité.

17 h 15. — Comme il fait très chaud, nous nous sommes arrêtés dans un village qui s'appelle *Obras*¹. C'était marqué sur un panneau à l'entrée de la ville, et il y avait des ouvriers qui défonçaient la route pour ennuyer les touristes. Dans un café, nous avons bu du Soda-Cola, comme en France. Est-ce que nous sommes réellement dans un pays étranger?

18 h 21. — J'écris ces lignes en tremblant comme une machine à laver en plein essorage! Il vient de nous arriver un accident épouvantable! J'en suis encore toute tirebouchonnée! Boulotte presse son estomac comme si elle avait trop mangé. Mon oncle se gratte la tête en faisant la grimace. Françoise tripote ses boucles noires. Voici ce qui s'est passé : la voiture noire nous a brusquement dépassés. Et puis elle s'est rabattue d'un

1. Si Ficelle avait emporté son dictionnaire d'Espagnol, elle aurait su que le panneau était marqué *Travaux*.

seul coup sur la droite! C'est ce qu'on appelle une queue de sardine, je crois. Mon tonton a donné un grand coup de volant, et nous sommes allés dans le fossé! Nous aurions pu rentrer en plein dans un platane! Heureusement qu'il n'y a pas d'arbre à cet endroit-là. Je suis étonnée que nous ayons eu cet accident, parce que j'avais mis la ceinture de sécurité, et il paraît que ces ceintures empêchent justement les accidents. Ce doit être un gros mensonge!

Mon oncle dit que nous avons eu de la chance dans notre malheur, parce que cinq minutes après, le car est arrivé. Il s'est arrêté, et nous a sortis du fossé en nous remorquant avec une corde. Et nous avons pu repartir. N'empêche qu'on ne m'ôtera pas une idée : les gens qui roulent dans des voitures noires ne savent pas conduire!

**

« Bravo, Rigoberto! Un joli coup de volant!

— Tu les vois?

— Oui, ils viennent d'atterrir dans le fossé. Ha, ha! Bon débarras! Cette fois-ci, la Fantômette n'est pas près de nous rattraper. Dommage que nous soyons en plaine...

— Pourquoi?

— Si nous avions été en montagne, ta petite manœuvre aurait pu les expédier dans un ravin.

— C'est vrai. Mais d'ici à Patatafritas, le terrain est plat. »

Pedro, qui vient d'observer l'accident en regardant vers l'arrière, retire ses lunettes pour les essuyer. Il les remet en place, se caresse le menton et dit :

« Il est encore tôt. Nous avons le temps de continuer jusqu'au bout. Nous souperons à Patatafritas, et après une bonne nuit nous serons d'attaque pour mener notre petite opération. Je crois que maintenant plus rien n'empêchera le cher président Pastiz Sanzo de passer de vie à trépas. Nous avons éliminé le principal obstacle. Tu peux ralentir, Rigoberto, nous ne sommes pas pressés. »

La voiture noire poursuit donc tranquillement son petit bonhomme de chemin, ses deux occupants ayant le senti-

ment d'avoir accompli leur devoir en expédiant cette gêneuse de Fantômette au creux d'un fossé.

Un quart d'heure plus tard, M. Filin, qui appuie à fond sur l'accélérateur, rattrape les deux conspirateurs. Il rugit :

« Je vais leur faire une queue de poisson, moi aussi!

— Non, non! dit Françoise, au contraire. Restons en arrière. C'est plus amusant de jouer au chat et à la souris. Et puis, ils sont armés. Inutile de courir des risques inutiles. »

Ficelle ouvre les yeux en grand :

« Pourquoi dis-tu qu'ils sont armés, Françoise? Comment le sais-tu?

— Facile. Tu n'as pas vu qu'ils ont des têtes à être armés?

— Ah! oui, c'est vrai. De vrais têtes de bandits comme ceux du cinéma. D'ailleurs, quand on regarde attentivement la figure de quelqu'un, on peut deviner son métier. Moi, j'y arrive très bien. Vous voulez un exemple? Tenez, M. Farinet, qui habite au bout de notre rue. Il a une tête de boulanger, pas vrai?

— Il travaille dans un bureau!

— Possible. Mais si on lui proposait

de changer de métier, je suis certaine qu'il voudrait être boulanger! »

Les kilos de bêtises que débite Ficelle font paraître le trajet moins long. M. Filin ne perd pas de vue la voiture noire. Une demi-heure plus tard, il doit s'arrêter complètement pour refaire le plein d'essence, le réservoir étant presque à sec. Les conspirateurs disparaissent au loin. L'oncle essaie alors d'augmenter sa vitesse pour les rattraper, mais des camions encombrant la route, et il n'est pas possible de les doubler.

« Bah! laissons tomber! Ces chauffards finiront sûrement contre un arbre. Et puis, nous ne sommes pas venus en Espagne pour jouer aux policiers. »

Ficelle soupire :

« Dommage! Je suis sûre que ce sont de dangereux gangsters internationaux. Si nous avions pu les faire arrêter, je serais devenue une célébrité! Notez bien que je deviendrai quand même célèbre un jour prochain!

— Que feras-tu pour cela? demande Françoise.

— Facile! J'exposerai au monde

ébloui la grande invention que je viens de faire.

— Quelle invention?

— La *chaussette tubulaire*.

— Qu'est-ce que c'est, ce truc?

— C'est une chaussette en forme de tube, ouverte aux deux bouts. En laine très élastique. L'intérêt, c'est qu'on peut l'enfiler sur la tête pour faire un bonnet, ou même la passer autour du cou. Ça doit faire un très joli cache-col. »

Dans la soirée, nos voyageurs parviennent à Patatafritas. Une cité de pierres ocres, aux toits de tuiles. Quelques bâtiments officiels ont des façades tarabiscotées où s'accrochent des balcons de ferronnerie. Sur les places, des jardins sont plantés de palmiers, et des jets d'eau rafraîchissent un air encore tiède. Nos touristes découvrent facilement la *Plaza Aquarella*, où se trouve l'*Hôtel del Caballo verde*; M. Filin y a retenu des chambres par téléphone. En débouchant sur la place, Ficelle a aussitôt remarqué une grande estrade pavoisée aux couleurs rouge et jaune de l'Espagne, et décorée de fleurs.

« Ah! regardez! C'est sûrement là qu'aura lieu l'indexation de la statue! Elle doit être sous cette bâche. Je suis bien contente qu'elle soit arrivée à temps.

— C'est peut-être dommage », murmure Françoise.

Nos amis s'installent dans cet hôtel du *Cheval Vert* qui est certainement de grand luxe, puisque Ficelle trouve dans sa chambre une fenêtre, un lavabo et un lit.

Extraits du carnet de Ficelle :

J'ai mis une jupe jaune paille de la couleur de mes cheveux, et nous sommes tous allés faire un tour en ville pour explorer les coins intéressants. Boulotte a tout de suite repéré une petite boutique marquée *Helados*, où l'on vend des glaces. Moi, j'ai admiré un magasin de nouveautés qui s'appelle *La elegancia* où l'on trouve de magnifiques chaussettes rouges.

Nous avons dîné plus tard qu'en France. Boulotte a tellement bourré son estomac qu'après le repas, elle a dit :

« Je n'ai plus faim! » C'est la première fois que je l'entends dire ça!

Après, nous avons regardé la télé dans le salon de l'hôtel. Il y avait un film qui s'appelait *Texas Bill*, avec des cow-boys. Je ne suis pas sûr que c'était un film espagnol.

Ensuite, je suis allée me coucher dans mon lit de luxe, entre deux draps véritables. J'ai même eu droit à un traversin. Et à un oreiller que j'ai trouvé dans une armoire également de luxe. Je m'endors d'un luxueux sommeil.

Dans une chambre voisine de celle où Ficelle vient de fermer les yeux, une jeune personne revêt un costume de soie jaune et noir. Elle cache son visage sous un masque, jette sur ses épaules une cape rouge, entrouvre sa fenêtre et se glisse au-dehors, en s'accrochant aux sculptures tarabiscotées qui ornent la façade. Cette désescalade l'amène à terre en quelques secondes, sans faire plus de bruit qu'un rayon de lune.



CHAPITRE VIII

L'effroyable piège

N AGUÈRE, les Espagnols profitaient de la tiédeur des soirées pour se promener dans les rues, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit. Après la chaleur de la journée, il était agréable de respirer un air frais à la terrasse d'un café.

De nos jours, la télévision retient tout

le monde dans les maisons, et l'activité nocturne a presque complètement disparu. De sorte que Fantômette, lorsqu'elle arrive sur la place Aquarella, trouve les lieux parfaitement déserts. Il n'y a là que l'estrade supportant une espèce de tente qui abrite le taureau de fer. Le tout est fortement éclairé par les réverbères plantés autour de la place.

Elle peut donc en toute tranquillité se livrer à la petite enquête qu'elle médite depuis la nuit précédente. Il s'agit de découvrir ce que contient *la boîte mystérieuse*. Cette boîte que les conspirateurs ont cachée dans le corps de la statue.

Fantômette regarde à gauche, à droite, derrière elle. Personne en vue. Un petit galop l'amène jusqu'au pied de l'estrade. En deux mouvements, elle grimpe dessus, s'approche de la bâche, la soulève et passe en dessous. En s'agrippant aux aspérités des tôles anguleuses, elle monte sur le dos du monstre. Malgré la toile qui lui pèse sur la tête, notre justicière parvient à soulever la trappe dorsale et à se glisser dans la statue. Là, tout est noir. Mais Fantômette a tou-

jours sur elle une microlampe dont le volume est celui d'un morceau de sucre. Elle l'allume, balaie du faisceau les entrailles du faux *Volcano*. Et très vite, elle découvre une boîte rectangulaire, grise, en métal, que l'on a glissée dans le haut d'une patte avant. Elle extrait la boîte, qui est assez lourde, l'examine. Apparemment, elle ne comporte aucun système d'ouverture. Pas de serrure en tout cas.

« C'est une bombe, bien sûr. Qui doit être réglée pour exploser au moment où le président Sanzo inaugurer la statue. J'aimerais bien l'ouvrir pour voir comment c'est fait à l'intérieur... Ah! il y a tout de même un couvercle... »

Il y a un couvercle, en effet, mais il est fermé si étroitement, qu'on distingue à peine la fente qui le sépare du coffret. L'objet est usiné avec une grande précision, et il semble probable qu'une fois refermé, ce couvercle reste en place définitivement, c'est-à-dire jusqu'à l'explosion.

Fantômette approche son oreille de la boîte, mais n'entend aucun tic-tac. S'il y a un système de mise à feu, son fonction-

nement ne dépend pas d'un mouvement d'horlogerie.

« Bien. Puisque je ne peux pas désamorcer cet engin, il ne me reste plus qu'à aller le jeter dans un endroit où il ne causera pas de dégâts. Par exemple, au milieu du lac de Cosquillas... Eh bien, allons-y! »

Elle met la bombe sous son bras, se redresse et lève la main pour soulever la trappe.

« Mille pompons! Qu'est-ce qui se passe?... »

La trappe ne se soulève pas.

Fantômette pose le coffret, lève les deux bras et pousse vers le haut de toutes ses forces. Rien ne bouge.

« Ah! ça!... mais... pourquoi est-elle bloquée? Ce n'est tout de même pas le poids de la bâche qui l'empêcherait de se soulever! »

Fantômette tend l'oreille. Elle perçoit un léger bruit, un frôlement contre les tôles de la statue. Puis c'est un petit rire, grinçant, ironique. Et une voix d'homme demande :

« Tu as trouvé la bombe, Fantômette? »

Notre héroïne se fige. Elle vient de reconnaître celui qui a parlé. C'est Pedro, le conspirateur myope. En un instant, elle comprend ce qui vient de se passer. Les Carambiens surveillaient les lieux probablement, et l'ont vue escalader l'estrade. Maintenant, ils viennent de bloquer l'issue.

Pedro reprend :

« Tu as trouvé la bombe, mais ça ne te servira à rien. Tu ne pourras pas l'empêcher d'exploser demain à midi, juste au moment où le cher président fera son discours d'inauguration. Tu veux savoir comment elle va sauter? Très simple. Il y a dans la boîte un récepteur de radio relié à la charge explosive. Moi, j'ai un émetteur avec un bouton. J'enverrai un signal en appuyant dessus, et boum! Tu comprends? Et toi, tu sauteras avec. Ha, ha! Bon débarras! »

Fantômette réfléchit. Elle est enfermée avec la bombe, soit. Mais avant que le président n'arrive, il y aura du monde autour de l'estrade. Elle pourra crier, frapper contre les parois avec le manche de son poignard. Et on finira bien par l'entendre.



Alors, Pedro ajoute :

« N'espère pas qu'on viendra te délivrer, Fantasmitta. Je vais boucher les naseaux et les oreilles du taureau avec un ciment à prise rapide, et d'ici une heure ou deux, tu seras étouffée par le manque d'air. »

Les grattements et les raclements reprennent du côté de la tête de l'animal. Effectivement, les conspirateurs sont en train d'obturer les trous dans lesquels on doit mettre des fusées, le lendemain soir. Pedro reprend :

« Tu te demandes peut-être pourquoi j'ai du ciment sous la main? Parce que j'avais prévu que tu viendrais fourrer ton petit nez dans cette statue. Rigoberto

et moi, nous l'avons surveillée pendant toute la soirée, cachés dans une voiture. Nous avons aussi apporté une corde, que nous avons passée autour de la bestiole, pour bloquer la trappe. Ah! ma petite, tu as voulu t'attaquer à plus fort que toi! Mais les Rastaquouéros ne se laissent pas faire. Tu connais les Rastaquouéros? C'est un parti de gens décidés à éliminer Pastiz Sanzo, et à prendre le pouvoir. Voilà, tu en sais autant que moi, ma petite Fantasmitta. Ça va? Tu m'entends encore? »

La voix du bandit devient de moins en moins perceptible, à mesure qu'il bouche les trous. A la fin, il crie *Adios!* puis d'un dernier coup de truelle, colmate l'oreille gauche du taureau.

« *Bueno!* Le travail est terminé. Nous pouvons partir, Rigoberto! »

Les deux bandits s'assurent que la toile est de nouveau bien tendue sur la statue, jettent un coup d'œil aux alentours pour vérifier qu'il n'y a personne sur la place, puis ils descendent de l'estrade, remontent dans leur voiture et disparaissent dans la nuit.

A l'intérieur du taureau de fer, Fantômette sent une sueur froide lui couler le

long du dos. Pedro a dit qu'elle aurait assez d'air pour respirer pendant une heure ou deux, mais déjà elle ressent une oppression qui n'est pas seulement due à l'angoisse. Enfermée dans cette cellule close, elle est menacée d'asphyxie comme un équipage de sous-marin en perdition.

« Qu'est-ce que je fais? Je tape sur la tôle? Si quelqu'un passe, il pourra m'entendre? »

N'osant pas se servir de la bombe, elle dégaine son poignard, frappe avec le manche contre le fer, s'énerve, frappe de plus en plus fort, se met à crier, respire plus vite, ce qui contribue à user le peu d'air respirable dont elle dispose. Au bout de dix minutes, elle s'arrête, hale-tante, tend l'oreille. Rien. De temps en temps, une voiture passe sans s'arrêter.

De nouveau, elle se dresse pour tenter d'ouvrir la trappe, mais la corde la maintient solidement. Il n'y a rien à faire de ce côté-là. Avec la pointe du poignard, elle essaie de déboucher les oreilles et les naseaux du taureau, mais le ciment s'est solidifié.

« Rien à faire! Encore une petite heure, ou même un quart d'heure, et il ne

restera plus un gramme d'air à respirer. Et si par miracle, j'arrivais à survivre jusqu'à demain, il y aurait l'explosion pour tout régler. Eh bien, ma petite Fantômette, le récit de tes prochaines aventures tiendrait sur le quart d'un timbre-poste! »





CHAPITRE IX

L'inauguration

DONG! Dong! Dong! Dong!
Ficelle ouvre l'œil droit, puis le gauche. Elle redresse sa tête, fronce les sourcils et fait la grimace.

« Quoi? Une cloche qui me réveille en pleine nuit! »

Elle s'assoit sur son lit, compte le nombre de coups.

« Cinq... six... sept... huit... Quoi? Il est déjà huit heures? Non, ça continue... neuf... dix... onze... douze... treize... quatorze... quinze... Hein? Une cloche qui sonne plus de douze fois? Ah! ils ont de drôles d'heures, en Espagne! »

Elle allume sa lampe de chevet, prend son carnet de notes et inscrit fébrilement :

« Je viens d'être réveillée par un bruit absolument horrible, hideux, haffreux, hépouvantable! En pleine nuit, une cloche a sonné 35 heures! Il doit être bien tard... »

En apercevant des lignes blanches sur ses volets, Ficelle est prise d'un doute. Fait-il encore nuit? Le jour ne s'est-il pas levé? Elle se lève, tire les rideaux, ouvre la fenêtre, repousse les volets. Une violente lumière lui fait cligner des yeux.

« Mais oui, il fait jour! C'est bien ce que j'avais pensé tout de suite... »

Toc-toc!

« Entrez! »

C'est Boulotte, en chemise de nuit, qui bâille et se frotte les yeux.

« Aaaaah! Ce que j'ai bien dormi! Et toi, Ficelle?

— Moi aussi. J'ai dormi comme une momie.

— J'ai une de ces faims! Avec quoi petit-déjeune-t-on, en Espagne?

— Ça, je ne sais pas. Oh! viens voir! »

Les deux filles se penchent par la fenêtre pour observer le mouvement qui se fait sur la Plaza Aquarella. Juchés sur une échelle, des électriciens sont en train d'installer des haut-parleurs dans un arbre, pour sonoriser la cérémonie. Des employés municipaux mettent en place des barrières blanches qui retiendront le public, à quelque distance de l'estrade. Puis c'est un autocar de la Guardia Civil qui amène un détachement de gendarmes en uniformes verts, coiffés de chapeaux noirs qui ressemblent à celui de Guignol. Un marchand de glaces se poste dans un endroit stratégique, tout de suite repéré par Boulotte. Cette vision rappelle à la gourmande son estomac, qui n'a pas encore été pourvu de son petit déjeuner.

« On va voir si ton oncle est réveillé? Prenons le café avec lui.

— Oui. Il faut aussi voir si Françoise a fini de dormir. »

L'oncle de Ficelle est habillé, et il pro-



pose de descendre dans le salon d'où monte un délicieux fumet de croissants chauds. Ficelle gratte à la porte de Françoise en se servant de l'ongle du petit doigt (ainsi que doivent le faire les personnes distinguées). Mais la porte ne s'ouvre pas. Ficelle tape alors avec son index replié (ainsi que font les gens bien élevés), sans plus de résultat.

« Ah! quelle marmotte dormeuse, celle-là! J'ai bien envie de donner de grands coups de pieds en poussant des hurlements suraigus.

— Non! dit M. Filin, laisse-la donc dormir. Après tout, rien ne la presse. Il

n'y a pas d'école, n'est-ce pas? Elle nous rejoindra plus tard. »

Ficelle découvre, avec un peu de déception, que le petit déjeuner espagnol est le même qu'en France, mais Boulotte est pleinement satisfaite des six croissants qu'elle engloutit.

Boulotte, Ficelle et son oncle sortent ensuite de l'hôtel. Devant l'entrée, un jeune groom vêtu de bleu lance des imprécations en examinant son cyclomoteur. Il prend à témoin un garçon de son âge, porteur d'une corbeille de petits drapeaux qu'il vendra pendant l'inauguration. Le groom désigne le réservoir d'essence en criant :

« *Esta vacío por completo!* »

Intriguée, Ficelle demande à son oncle :

« Qu'est-ce qu'il a dit? »

— Il a dit : « Il est complètement vide! »

— Pourquoi? »

M. Filin interroge le garçon. Il est furieux parce que quelqu'un s'est servi de son deux-roues pendant la nuit et a épuisé l'essence. Le groom agite les bras pour mieux exprimer sa fureur. Comme

il tient le bouchon du réservoir à la main, un papier plié en sort et tombe à terre. Il le ramasse, le déplie. C'est un billet de cent pesetas. M. Filin sourit :

« Tu as eu affaire à un voleur honnête, on dirait. Il a rapporté ta machine et il a payé l'essence. »

Le groom contemple le billet en se grattant le crâne. Qui donc s'est amusé à lui emprunter le cyclomoteur?

Nos amis le laissent à sa perplexité pour aller faire un tour en ville. Boulotte se lance dans une étude comparative des glaces à la fraise et à la pistache, Ficelle se fait montrer des chaussettes, M. Filin achète un journal local, le *Diario Patatafritero*.

Ficelle fait admirer les superbes chaussettes violettes qu'elle vient d'acheter, et demande :

« Qu'est-ce qu'il raconte, ce journal? Il parle de l'inauguration?

— Oui, bien sûr.

— Il parle aussi de moi, je suppose? Il annonce que je suis arrivée dans la ville de Patatafritas?

— Heu... non.

— Alors, de quoi parle-t-il? »

M. Filin lit en traduisant à mesure :
« Nouvelles manifestations contre l'implantation d'un aérodrome à Caramba. Le général d'aviation Parachuta a déclaré que rien n'arrêterait la construction de cet aérodrome qui garantira l'indépendance du pays contre la menace de l'étranger. »

Ficelle hausse les épaules.

« Ça, c'est de la politique. Je n'y comprends rien. Et ce n'est pas intéressant du tout. »

M. Filin replie le journal et demande à sa nièce :

« Qu'est-ce qui est intéressant, alors ?

— Oh! des tas de choses! La longueur que doivent avoir les cheveux, la couleur des chaussettes à la mode, le goût du chewing-gum, le prix de la crème anti-rides...

— Ah! Parce qu'à ton âge, tu mets déjà de la crème anti-rides?

— Evidemment! Il faut commencer très jeune, si on ne veut pas ressembler à une vieille pomme à quatre-vingt-dix-huit ans. »

La promenade est interrompue par un arrêt devant une boutique où l'on pro-

pose aux touristes un assortiment d'objets typiquement espagnols. Guitares made in Hong-Kong, affiches de petit format annonçant une corrida à Valence, à Pampelune ou à Séville, châles bario-lés, petites épées de Tolède ou éventails dont l'usage s'est perdu depuis un quart de siècle. Ficelle tombe en arrêt devant des cartes postales.

« Oh! Je pense soudain qu'il faut que j'envoie une carte à Annie Barbemolle. Et une autre à mon cousin Jean Néassay. Et puis une à Marie Golo. Et puis à Sérafine Histère... »



En tout, une bonne douzaine. Boulotte croque le cornet de sa glace et demande :

« Pourquoi choisis-tu douze cartes postales différentes, puisque tu vas les envoyer à douze personnes différentes? »

Ficelle ouvre la bouche, s'apprête à répondre, réfléchit un instant, puis déclare :

« C'est vrai, tu as raison! Je n'ai pas besoin d'un assortiment. Je vais envoyer à tout le monde cette vue de la Plaza Aquarella. »

Elle paye, sort de la boutique et se trouve nez à nez avec les deux Carambiens qui étaient venus en visite chez le sculpteur Raudaim. Ficelle s'exclame :

« Ah! bonjour, Señores! Je vous reconnais! Alors, vous avez vu que la statue est bien arrivée? Vous devez être contents! »

Les deux hommes ont un léger mouvement de surprise. Pedro ajuste ses lunettes sur son nez et demande :

« Vous êtes donc venue assister à l'inauguration? »

— Oui. Avec mes amies Françoise et Boulotte. Et on a eu du mal à arriver jusqu'ici, vous savez! Ah! là, là! Notre

voiture sabotée, et un accident! Un chauffard nous a lancés dans un fossé! Mais heureusement que j'ai pu sortir la voiture de sa périlleuse position.

— Vous dites que vos amies vous ont accompagnées?

— Oui. Voici Boulotte.

— Et l'autre, la brunette?

— Françoise? Oh! elle est encore dans son lit. Ça m'étonnerait qu'on la voie de la matinée! »

Un mince sourire se dessine sur les lèvres de Pedro. Il murmure :

« Oui, ça m'étonnerait aussi. »

Puis les deux hommes font un salut, s'éloignent et montent dans une voiture noire. M. Filin, qui s'était arrêté devant une quincaillerie, s'approche et demande :

« Tu connais ces messieurs, Ficelle?

« Oui, ce sont eux qui ont commandé la statue chez Raudaim.

— Mais... cette voiture noire dans laquelle ils montent... il me semble que je la reconnais... Ce ne serait pas celle qui nous a fait une queue de poisson? »

Ficelle hausse les épaules.

Mais... Cette voiture noire dans laquelle ils montent... Il me semble que je la reconnais... →



« Voyons, Tonton, il n'y a rien qui ressemble plus à une voiture noire qu'un chat gris. Elles sont toutes pareilles, tu sais. Tu n'avais pas relevé le numéro météorologique ?

— Minéralogique ? Non. C'est dommage... »

Nos touristes poursuivent leur promenade à travers la ville, traversent le parc Tortilla, lèchent les vitrines de l'avenida Pasodoble, puis reviennent tranquillement vers la plaza Aquarella qui commence à se remplir de monde. Ficelle grogne :

« Nous aurions dû rester près de l'estrade et n'en plus bouger. Maintenant, nous ne serons plus au premier rang. A moins que... Ah ! je sais ! Je monterai sur tes épaules, Boulotte. Comme ça, j'aurai une vision fortement panorascopique de cette émouvante cérémonie ! »

Peu désireuse de devenir une porteficelle, Boulotte proteste avec énergie. M. Filin fournit alors une solution qui satisfait tout le monde :

« Revenons à l'hôtel. De nos fenêtres qui donnent sur la place, nous serons très bien pour voir cette inauguration. »

On revient donc à l'hôtel. Ficelle s'arrête devant la porte de Françoise, gratte le bois, tape de l'index, puis cogne avec le poing fermé.

« Hé! Réveille-toi, grande dormiteuse! Tu as l'intention de rester couchée jusqu'à la Saint-Glinglin? Je n'ai jamais vu quelqu'un dormitonner aussi fort! Ah heureusement que Fantômette ne passe pas ses journées au lit, comme toi! Sinon, je me demande à quel moment elle ferait la chasse aux bandits! »

Ficelle secoue le bouton de la porte, qui s'ouvre. La grande fille pénètre dans la pièce. Les volets, entrouverts, laissent passer assez de jour pour que l'on puisse voir le lit défait.

« Ah! elle s'est levée, tout de même! Tu es dans le cabinet de toilette, Françoise? »

Ficelle jette un coup d'œil, constate que son amie est absente.

« Bon, elle a dû sortir. Elle aurait tout de même pu venir me dire bonjour.

— A mon avis, dit Boulotte, elle est allée se promener en même temps que nous. Elle est peut-être avec la foule, sur la place.

— Ah! oui, sûrement. Je vais regarder si je la vois. »

Ficelle, Boulotte et M. Filin se postent à une fenêtre qui domine la place Aquarella. Une musique lancée par des cuivres éclate soudainement : c'est une fanfare, qui va s'installer au pied de l'estrade.

Puis des personnalités officielles viennent prendre place dans une tribune. On remarque le ministre des Noces et Banquets, le secrétaire d'Etat aux Affaires classées, le général Bavato, criblé de médailles et de décorations. Ainsi que le fameux torero Polizon. Il a tenu à assister personnellement à cette inauguration, puisqu'on va découvrir la statue de Volcano, le taureau qui lui a tenu tête et dont le public avait demandé la grâce.

Il est maintenant presque midi. Dans quelques instants, le président devrait apparaître. Voici justement qu'un grand mouvement se fait dans l'avenue Pasodoble. Précédée par des motards, une longue voiture noire approche. Des petits drapeaux s'agitent. Des acclamations montent de la foule :

« *Viva Pastiz! Viva el presidente!* »

Debout dans son uniforme blanc, sou-

riant, le président agite la main. La voiture s'arrête au pied de l'estrade, pendant que la fanfare attaque l'hymne Carambien : *Olé! Sanzo, bueno, bueno!* Le souverain monte sur l'estrade, adresse sourires et saluts au public, puis se tourne vers la statue, toujours recouverte de sa toile.

Au balcon de l'hôtel, Ficelle est très émue :

« Ah! je sens fortement que j'assiste à une émouvante cérémonie! C'est un moment prodigieusement historique, comme la prise de la Bastille par Louis XIV! »

Perdus dans la foule, à l'autre bout de la place, deux hommes observent silencieusement les gestes du président. L'un d'eux regarde sa montre. L'autre a glissé sa main droite dans l'intérieur de son veston. Son doigt frôle un bouton rouge qui se trouve sur un émetteur de radio.

Là-bas, Pastiz Sanzo tire sur une cordelette, et la toile glisse au sol, découvrant le taureau de fer. Il se produit un instant de silence. La foule, un peu surprise par l'apparence étrange de la bête, reste muette. Puis, la magie de l'Art se produit.

Le génie de Raudaim se manifeste. Le taureau apparaît dans toute sa puissance, sa beauté. L'impressionnant assemblage de tôles déchaîne brusquement une vague d'enthousiasme, et un ouragan d'applaudissements déferle sur la place, accompagné d'un immense Olé! Une clameur d'admiration, comme celles que provoque une belle passe de cape réussie par un grand matador.

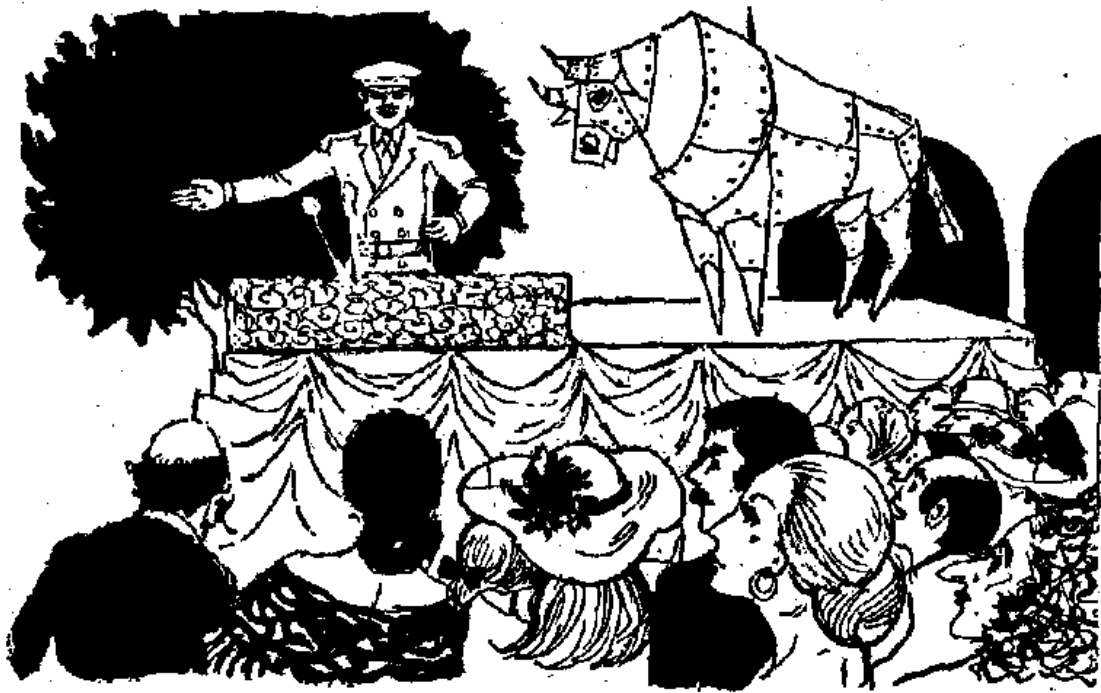
Toujours souriant, le président attend que la vague des bravos se soit apaisée, puis il s'approche des micros pour prononcer quelques mots. Dans le lointain, un clocher commence à sonner douze coups. Rigoberto regarde sa montre.

« Midi juste! C'est le moment que nous avons choisi, n'est-ce pas? »

Pedro approuve d'un mouvement de tête. Un rictus crispe sa bouche. Il murmure :

« *Adios, presidente Pastiz!* »

Et il appuie sur le bouton rouge.



CHAPITRE X

Le télégramme

SUR la tribune, le président Sanzo poursuit son discours :

« Oui, je suis fier. Fier et heureux. Heureux et fier de me trouver aujourd'hui dans cette belle ville de Patatafritas. Et votre accueil, Patatafritiens et Patatafritiennes, me va droit au cœur... »

Rigoberto tourne son regard vers Pedro.

« Eh bien, vas-y! Qu'est-ce que tu attends? Appuie sur le bouton!

— *Mais ça y est! J'ai appuyé! Tiens, je recommence... Tu vois? Ça ne marche pas! Ah! Caramelos! L'émetteur est en panne! Ou le récepteur...*

— Alors, c'est raté?

— Ben... on dirait, oui.

— Décidément, nous n'avons pas de chance! Que va dire le chef?

— Ah! tais-toi! J'aime mieux ne pas y penser! »

Penauds, les deux conspirateurs se faufilent à travers la foule et quittent la place Aquarella. Pedro ajuste les lunettes sur son nez, grommelle :

« Il va nous féliciter d'une drôle de manière, le chef! Nous ratons notre coup avec cette bombe... Je ne sais pas si on nous permettra de tenter un deuxième essai. Nous sommes bons pour être fusillés! Enfin, nous avons tout de même réussi à supprimer Fantômette. Espérons que ça nous servira d'excuse... »

Les Rastaquouéros s'engagent dans une petite rue où ils ont garé la voiture noire. Ils montent dans leur véhicule. Au moment où Rigoberto va mettre le

contact, une voix flûtée se fait entendre :

« Alors, messieurs, l'explosion s'est-elle produite? Je n'ai pas entendu grand-chose, à vrai dire... »

Les deux hommes tournent la tête et découvrent, stupéfaits, que Fantômette est assise sur la banquette arrière. Elle sourit en entortillant autour de son index une de ses boucles brunes.

« Ah! Vous en faites, une tête! On dirait que vous vous trouvez en face d'un fantôme. Ou d'un revenant. Dans le fond, c'est un peu ce que je suis. Une revenante. Mais oui. J'ai rendu l'âme, enfermée dans le taureau. Asphyxiée. Mais Fantômette est immortelle, heureusement. »

Pedro surmonte sa surprise pour plonger la main droite dans la poche de sa veste. Avant qu'il ait eu le temps de sortir son pistolet, la pointe d'un poignard se pose sur sa gorge.

« Doucement, cher monsieur! Laissez donc votre arme dans votre poche. Mettez vos mains à plat sur votre tête. »

Fantômette n'ayant plus l'air de vouloir plaisanter, le conspirateur lève les bras et pose ses mains sur ses cheveux,

comme s'il voulait les empêcher de se soulever.

« Parfait! Maintenant, messieurs, je vais vous donner un petit conseil. N'essayez plus d'assassiner le président. Vous perdriez votre temps. Et vous me trouveriez toujours en travers de votre chemin. Désolée, mais c'est comme ça. Vous connaissez ma devise? Où Fantômette passe, le crime trépassé! »

Pedro murmure :

« Petite canaille! Je te retrouverai...

— C'est ça. Et vous m'enfermerez dans une étable, ou une statue. Méfiez-vous, mon cher Pedro. C'est peut-être moi qui vous ferai enfermer. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer. *Adios!* »

Fantômette jaillit hors de la voiture, s'éloigne rapidement et se perd dans la foule. Pedro retire ses mains du dessus de sa tête et grogne :

« Je la retrouverai, oui. Et je lui ferai payer tout ça. Les Rastaquouéros n'aiment pas que l'on se moque d'eux! »

Pour se calmer les nerfs, il allume une cigarette et murmure :

« Je devine maintenant pourquoi la bombe n'a pas explosé : Fantômette l'a



emportée, parbleu! Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment elle a fait pour sortir du taureau! Nous l'avions pourtant joliment bien enfermée! Ah! c'est de la vraie magie, Rigoberto! Tu ne trouves pas?

— Oui. C'est incroyable... »

— Enfin, magie ou pas, la voilà en liberté, maintenant. C'est bien ennuyeux.

— Nous allons télégraphier au chef. Il décidera si nous devons préparer un nouvel attentat, ou s'il vaut mieux d'abord éliminer cette maudite gamine. En route, Pedro! »

La voiture noire démarre, traverse un quartier de petites rues, puis sort de la



ville et s'éloigne à travers la campagne rougeâtre, à la terre brûlée par le soleil.

Sur la place Aquarella, le président achève son discours :

« ... et c'est pourquoi, Patatafritiens, Patatafritiennes, le souffle du destin scellera, dans le fleuve de la prospérité, une nouvelle ère de progrès qui allumera la source des temps futurs. Viva Patatafritas! Viva España! »

Les applaudissements crépitent, les petits drapeaux s'agitent. Pastiz Sanzo salue une dernière fois la foule, puis descend de la tribune, remonte dans sa voiture et s'en va.

Ficelle pousse un grand soupir.

« Ah! que c'était émouvant, cette cérémonie! Quel dommage que Françoise ne soit pas là! Elle aurait été émue! »

— Emue, rectifie M. Filin.

— Tu es sûr? Pourtant, on dit des sables émouvants, pas des sables émus! »

Ficelle continuerait longtemps à diffuser des âneries, si son verbiage n'était soudain coupé par l'apparition d'une jeune brunette.

« Françoise! Où étais-tu passée? Tu n'as pas vu l'émue cérémonie? C'était drôlement bien! Mon taureau a eu un succès fou! N'est-ce pas, Boulotte? »

Ficelle se retourne et constate que la gourmande a disparu.

« Où est-elle passée, cette goinfrette? Elle était là il n'y a pas une minute... »

Françoise tend un doigt à travers la fenêtre.

« Là-bas! Elle est allée dévaliser le marchand de glaces. »

En attendant le retour de Boulotte, Ficelle fait quelques commentaires enthousiastes sur l'accueil que la population a réservé à la statue, puis elle conclut :

« D'après ce que disaient les journaux, il y avait des comploteurs antisanzistes

dans le pays. Mais je vois bien que ces histoires d'attentats, c'est de la blague à tabac! Personne n'a tiré sur le président, personne ne lui a lancé de bombe, personne ne lui a fait un pied de nez. Je pense que ma présence y est pour quelque chose.

— Vraiment? Et pourquoi? » demande Françoise. »

Ficelle prend un air fin comme une lame de rasoir :

« Les comploteurs n'auraient pas osé troubler une cérémonie mouvante à laquelle j'assistais en personne, en chair et en viande! Je suis une TIP, moi!

— Une quoi?

— Une TIP. Une Très Importante Personnalité. »

Ayant prononcé ces fortes paroles, la TIP pivote majestueusement sur ses vastes semelles, et fait une sortie pleine de majesté.

*
**

Dans la soirée, la Plaza Aquarella s'anime. On allume des guirlandes de lampes multicolores, et les haut-parleurs diffu-

sent ces marches entraînantes que les Français nomment *pasodobles*. Beignets et nougats viennent concurrencer les crèmes glacées, pour la plus grande joie de Boulotte qui est descendue sur la place, en compagnie de ses amies et de M. Filin. On attend le *Toro de fuego*.

Il semble d'ailleurs qu'un contretemps se soit produit, retardant la mise à feu. Au moment où des artificiers ont voulu disposer dans la statue des fusées et des feux de Bengale, ils se sont aperçus que les orifices étaient bouchés avec du ciment. On est allé chercher un burin et un marteau pour déboucher naseaux et oreilles du monstre de fer. Maintenant, tout est rentré dans l'ordre.

A onze heures du soir, la musique s'arrête brusquement, et des gerbes d'étincelles jaillissent de la statue. Puis ce sont des feux rouges, verts, bleus, des fusées qui s'échappent de l'animal pour s'en aller éclater au-dessus de la place, saluées par les oh! et les ah! de la foule. Ficelle lève le nez, ouvre les yeux et déclare, extasiée :

« Ah! toutes ces couleurs! C'est aussi beau que mes chaussettes! »

Lorsque le feu d'artifice se termine, la musique reprend, et les jeunes se mettent à danser. C'est ce qu'en Espagne on nomme une *verbena*, un bal public. Ficelle fait un tour de valse avec Boulotte en lui marchant sur les pieds, puis M. Filin consulte sa montre et dit :

« Il se fait tard. Il va falloir aller au lit. Demain, nous avons une longue étape pour rentrer en France. »

Ficelle proteste en bâillant, affirmant qu'elle n'a pas sommeil. Dix minutes plus tard, de retour dans sa chambre, elle se met au lit et s'endort instantanément.

**

Fantômette enfle un pyjama rouge, jaune et noir. Elle se brosse les dents avec du dentifrice Brilléclat au carbure de tungstène, puis se met au lit avec un numéro du DDT — qui n'est pas une poudre insecticide, mais un hebdomadaire humoristique espagnol. Deux coups discrets sont frappés à la porte, et une voix annonce :

« Télégramme! »

Une feuille pliée est glissée sous la porte. Fantômette se lève, prend le télégramme, le déplie et lit ces mots :

« FANDANGO — AUTRUCHE — 10 HEURES. »

Elle fronce les sourcils, revient vers son lit en sifflotant.

« Fandango... cela me dit quelque chose... Il y a une danse qui s'appelle comme ça, mais aussi une ville. »

Elle prend dans la table de nuit un guide touristique mis à la disposition des clients, le feuillette.

« Fabula... Falsario... ah! voilà. Fandango : ville de la province d'Aragon. Conserveries, fabrique de castagnettes et de plats à barbe. Jardin zoologique. »

Fantômette fait claquer ses doigts.

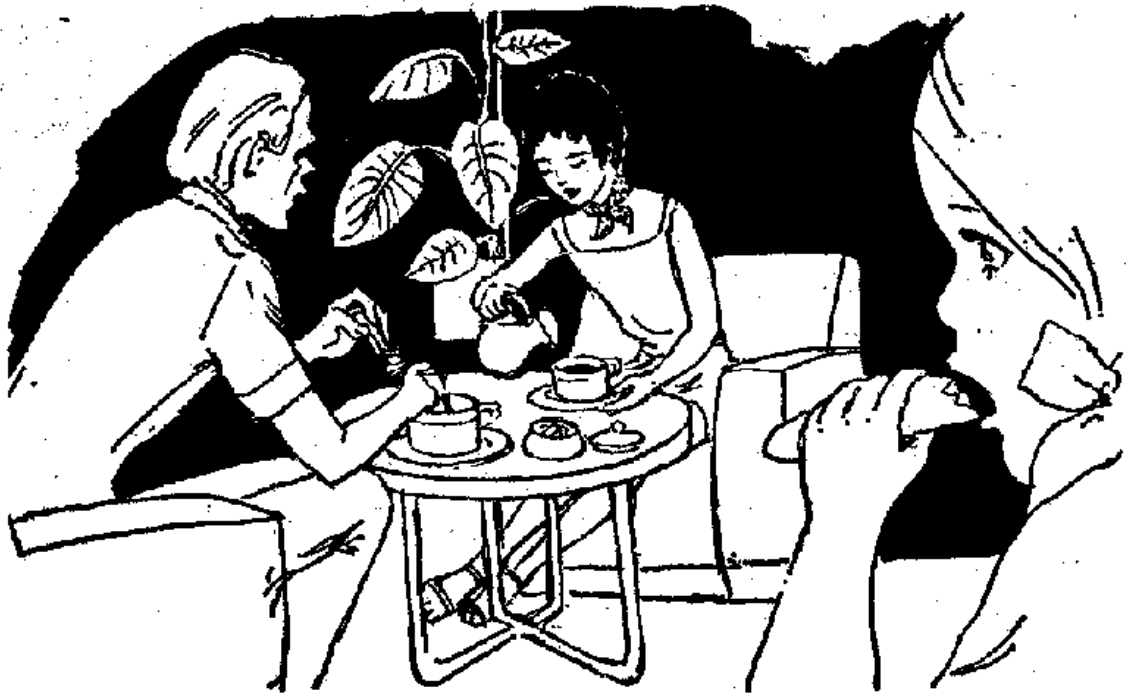
« *Le zoo!* Mille pompons! Mais oui, c'est ça! Le zoo, l'autruche, ça colle très bien. Ma petite, il va falloir faire un tour de ce côté, demain matin. Avant dix heures. »

Pendant un long moment, elle réflé-

chit en tortillant ses mèches brunes. Puis elle enfonce sa tête dans l'oreiller et cesse de penser à l'autruche. Elle s'endort.

Et elle fait bien, parce que la matinée du lendemain promet d'être rude.





CHAPITRE XI

L'autruche mortelle

« **M**ONSIEUR FILIN, il faut que nous
allions à Fandango.

— Quand? Ce matin?

— Oui. C'est urgent.

— Et... qu'irions-nous faire à Fandango, ma petite Françoise?

— Je voudrais me rendre au zoo.

— Diable! Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire, dans ce zoo?

— Une autruche. »

Françoise et M. Filin conversent dans un salon où est servi le café au lait du matin, en compagnie de Boulotte qui dévore son quatrième petit pain au lait. Ficelle apparaît brusquement.

« Ah! je suis en retard! Bonjour, mon oncle! Figurez-vous que je n'arrivais pas à retrouver ma chaussette verte numéro 2. Et pourtant, je l'avais soigneusement rangée sur la tablette du lavabo, hier soir. Mais ce doit être une chaussette baladeuse, parce que je l'ai récupérée dans la table de nuit! »

Ficelle s'assoit, plonge un croissant dans son café et demande :

« Nous retournons en France, maintenant? J'ai hâte de retrouver ma collection de pierres à briquet!

— Il faudra que tu attendes un peu, ma nièce. Nous allons d'abord faire un tour au zoo de Fandango.

— Un zoo? Oh! c'est intéressant, ça! J'espère que nous pourrons voir des paradoxures, des cétoines et des tanysip-tères! Mais qui donc a décidé d'aller là-bas?

— Ton amie, Françoise.

— Ah? Elle veut voir aussi des animaux curieux?

— C'est une autruche qui semble l'intéresser. »

Ficelle se tourne vers la brunette.

« C'est vrai, ce que dit mon oncle? Tu veux voir une autruche?

— Oui. Elle vient d'être offerte au jardin zoologique par le gouvernement centrafricain. Et le président Pastiz Sanzo va lui rendre visite à dix heures.

— Comment le sais-tu?

— C'était dans le *Diario Patatafritero*.

— Alors, tu veux encore assister à une inauguration d'animal?

— Voilà. »

Ficelle réfléchit une seconde, puis déclare :

« En somme, tu as l'intention de suivre le président dans tous ses déplacements?

— Tu l'as dit.

— Et s'il va inaugurer la statue d'un ours blanc au pôle Nord, tu iras aussi?

— Pourquoi pas, ma grande?

— Tu espères peut-être assister à un bel attentat?

— Non, mais au contraire en faire échouer un. »

Un sourire dédaigneux se dessine sur le visage de Ficelle.

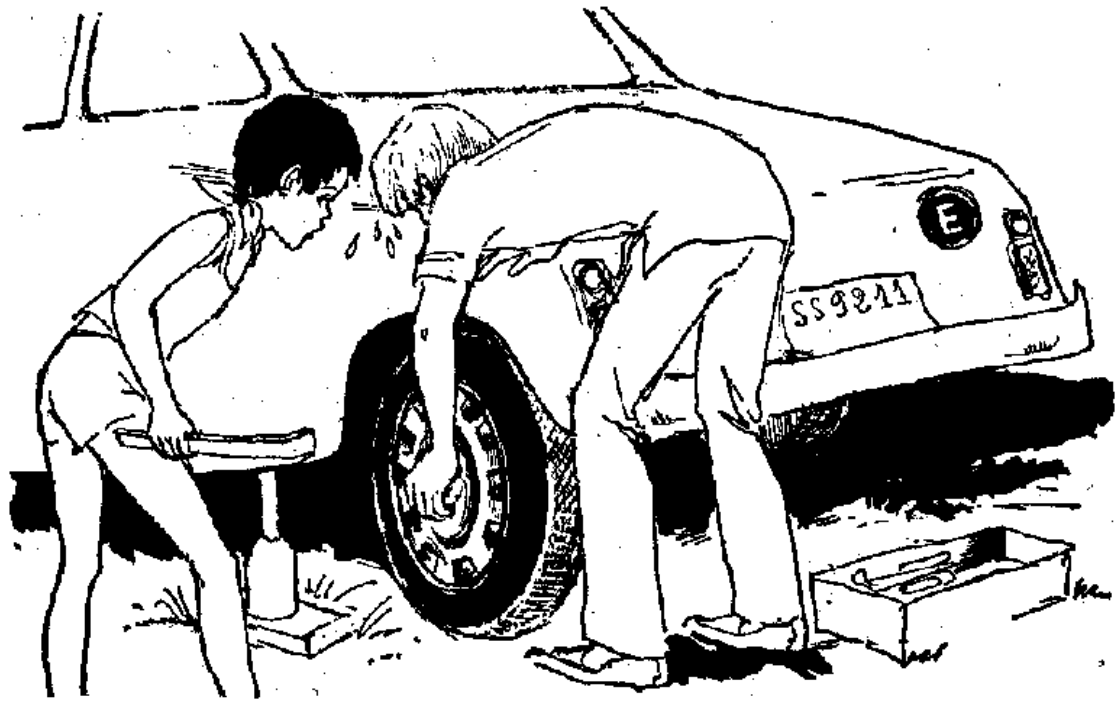
« Est-ce que par hasard tu ne te prendrais pas pour Fantômette? Permits-moi de te dire que tu n'as rien de ce qu'il faut pour lui ressembler! Alors que Fantômette est la reine des dégourdies, toi, tu serais plutôt la reine des patates frites! »

Françoise est sur le point de répliquer, mais M. Filin coupe court à la discussion en se levant.

« Si nous voulons être à Fandango avant dix heures, il ne faut pas traîner. Allez, en route! »

Dix minutes plus tard, nos voyageurs quittent Patatafritas et prennent la direction de Fandango. Ficelle sort son carnet de bord pour inscrire :

A la suite d'une subite inspiration qui m'a illuminé le cerveau, j'ai décidé de me rendre d'urgence au zoo fandangien pour sauver le président Pastiz. Des conspirateurs ont projeté de le faire dévorer par



une autruche. Mais il ne risque rien : je serai là!

Après une demi-heure de route, la voiture doit ralentir son allure, parce qu'elle se trouve derrière un énorme *Pegaso* chargé de melons. Françoise commence à bouillir.

« Il ne va pas tenir sa droite, cet Anglais de Castille! Il faut absolument que nous arrivions avant dix heures! »

Un moment après, on entend « paf! » et la voiture fait une embardée. M. Filin redresse, freine, range le véhicule sur le bas-côté de la route, et descend.

« C'est bien ce que je pensais... Un pneu crevé. »

Françoise serre les dents et grogne :
« On va vous aider. Il faut se dépêcher! »

Ficelle descend majestueusement et demande :

« Ce contretemps nous serait-il néfaste?

— Néfaste toi-même! crie Françoise. Donne-nous un coup de main! »

Sur cette voiture de louage, il y a un cric. Mais il n'a pas servi depuis longtemps, et il est grippé. L'oncle de Ficelle, quoique musclé, a bien du mal à tourner la manivelle. Puis on s'aperçoit que les boulons de la roue défaillante ont été serrés par un champion de lutte. M. Filin se bat contre eux. Les filles lui viennent en aide, et l'on parvient à les dévisser. Il faut ensuite extraire la roue de secours de son compartiment. On s'aperçoit alors qu'elle est à plat. Ficelle constate :

« Y aurait-il quelques défauts dans ce véhicule? Il me semble que nous devrions envoyer une lettre de protestation au Touring-Club d'Espagne, non? »

On repart à petite vitesse. Françoise consulte sa montre et murmure :

« Mille pompons! Nous n'avons plus qu'une heure pour nous rendre à Fandango. A ce train-là, nous arriverons après l'attentat! »

La voiture s'arrête devant une station-service providentielle, où un mécanicien envoie quelques décimètres cubes d'air dans le pneu aplati. On repart à grands tours de roues. Pour se trouver cinq minutes plus tard derrière une semi-remorque.

Françoise se donne des coups de poing sur la tête en répétant :

« Quelle idiote! Quelle idiote je suis! J'aurais dû téléphoner à la police de Fandango pour qu'ils fassent annuler la cérémonie! »

M. Filin murmure :

« Vous y croyez donc, à cet attentat? »

— Evidemment! J'ai été prévenue par...

— Par qui? »

Françoise serre les lèvres et se tait. M. Filin n'insiste pas, mais il appuie sur l'accélérateur et réussit à doubler le poids lourd. Françoise regarde de nouveau sa montre.

« Nous n'avons plus que vingt

minutes. Je crois bien que tout est perdu! »

*
**

Les émouvantes cérémonies se déroulent toujours à peu près de la même manière. Il y a des rangs de gendarmes, une fanfare, des petits drapeaux et des discours.

La visite du président Sanzo n'échappe pas à cette règle. On voit donc devant le grand portail du zoo un alignement de *guardias*, des barrières derrière lesquelles s'agitent des drapeaux sang et or, une fanfare qui joue *Olé, Sanzo! Bueno, bueno!* et divers marchands de glaces. Le président arrive à 9 h 50, monte sur une estrade, salue aimablement la foule, et prononce quelques mots :

« Oui, je suis fier. Fier et heureux... »

C'est à ce moment que la voiture de M. Filin arrive en ville. Quelques encombrements et divers feux rouges compliquent les choses. Ficelle estime que le zoo doit se trouver à l'ouest. Françoise penche plutôt pour l'est. Boulotte demande qu'on s'arrête devant une pâtis-

serie. Interpellé, un gamin tend le bras vers un quartier de petites rues : « *Por alla!...* »

M. Filin fronce les sourcils.

« Par là, pour aller au zoo? Moi, je veux bien, mais d'ici qu'on se trouve bloqués dans ces ruelles... »

La voiture se faufile dans un enchevêtrement de maisons, de boutiques, d'étalages de légumes et de camionnettes, Françoise regarde fébrilement sa montre.

« Mille pompons! Il ne reste plus que cinq minutes... Je file à pied! »

Elle saute hors de la voiture arrêtée, un petit sac de voyage à la main, et disparaît en courant entre des piles de paniers d'osier. Ficelle hoche la tête et demande à son oncle :

« En fin de compte, pourquoi est-elle si pressée? Elle tient tant que ça à inaugurer l'autruche en même temps que le président? »

— On dirait, oui. En fait, je crois qu'elle veut empêcher un attentat.

— Bah! c'est de la blague, ça! Tu y crois réellement, à cette histoire?

— Françoise a l'air d'y croire, elle.



— Mais comment aurait-elle pu savoir qu'on va attenter Sanzo?

— Tu le lui demanderas.

— En tout cas, je suis sûre qu'elle arrivera après dix heures. Ma montre marque déjà dix heures quinze.

— Je pense que tu avances, Ficelle.

— Ah! c'est bien possible. D'ailleurs, je suis toujours en avance sur mon siècle! »

*
**

Le président achève son discours, vivement applaudi par les Fandangiens qui brandissent toujours leurs petits drapeaux. Puis il descend de la tribune, serre

quelques mains, et franchit le portail du parc, pendant que la fanfare reprend l'hymne : *Olé, Sanzo*, etc.

Un petit groupe de personnages officiels accompagne le président vers un enclos tout neuf réservé au nouveau pensionnaire. Le directeur du zoo fournit quelques explications :

« *Señor presidente*, cette autruche se nomme Guttly. C'est le Premier ministre africain qui l'a lui-même baptisée ainsi. Guttly veut dire gloutonne. Vous savez, *señor presidente*, que les autruches mangent n'importe quoi ?

— C'est ce qu'on dit, en effet... »

Tout en bavardant, Pastiz Sanzo se rapproche de l'enclos. Quelques photographes suivent le mouvement, prêts à fixer sur la pellicule le moment historique qui marquera la rencontre entre le chef d'Etat et le bipède emplumé. Cet instant, ce sera à dix heures exactement. Le président Sanzo s'est toujours montré ponctuel.

Plus qu'une trentaine de mètres à parcourir...

Alors, on voit surgir hors d'un buisson une sorte de diable masqué, vêtu de

jaune, de rouge et de noir. Il court vers l'enclos, ouvre la porte grillagée, bondit sur le dos de l'autruche, lui empoigne le cou comme s'il s'agissait du manche à balai d'un avion, et file vers la sortie. Sans doute affolé par l'apparition de ce cavalier imprévu, l'animal se sauve en faisant d'énormes enjambées, et disparaît dans une allée, entre des cages remplies de singes, d'ours et de tigres.

Les officiels ahuris, lancent des exclamations, appellent la police, les pompiers, courent dans tous les sens en perdant toute dignité. Le président Pastiz conserve son sang-froid au milieu de l'agitation. Il demande ironiquement au directeur :

« Cette espèce de lutin masqué fait partie de votre personnel ? »

— Heu... non... heu... oui... enfin... je ne sais pas... je vais me renseigner... nous allons courir après Guttly.

— C'est ça, mon ami, courez ! »

Et le président, après un petit salut, fait demi-tour pour regagner sa voiture. Avant de remonter dedans, il dit à mi-voix au chef de la police qui l'accompagne :

« Je crois que je viens d'échapper à un attentat.

— Comment! Que dites-vous, *señor Sanzo*?

— Oui. Le petit personnage qui vient de se sauver avec l'autruche est une jeune aventurière française. Une certaine Fantômette. Elle est toujours là lorsqu'il y a du danger. La connaissez-vous?

— Heu... non, *señor presidente*.

— Vous devriez. Elle pourrait sans doute vous apprendre bien des choses intéressantes. »

*
**

« Combien de secondes me reste-t-il à vivre? Vingt? Dix? Cinq? Ça va sauter, **ÇA VA SAUTER!** »

Fantômette est sûre que la bombe est *dans le corps de l'autruche!* Ça mange n'importe quoi, une autruche. Il aura été facile de lui faire avaler un engin explosif. Plus petit sans doute que la boîte qui était cachée dans le taureau, mais assez puissant pour tuer tout être vivant dans un rayon d'une dizaine de mètres.

L'étrange monture s'éloigne à grandes enjambées du groupe des officiels parmi lesquels se trouve le président. Elle court dans une allée, traverse une pelouse, trouve une sortie à l'arrière du zoo. Instinctivement, Fantômette ferme les yeux. L'oiseau va exploser en même temps qu'elle!

Guttly traverse une route, au risque de se faire écraser par le flot des voitures, escalade un talus et... tombe dans le vide!

Derrière le talus, il y a une dénivellation, une plaine en contrebas, occupée par une usine électrique. On voit là des transformateurs, des faisceaux de câbles en cuivre, des pylônes, des alignements de gros isolateurs en porcelaine.

A la dernière seconde, Fantômette a lâché le cou de l'animal et s'est laissée rouler à terre. Sa chute s'arrête à l'extrême bord de l'aplomb. La justicière regarde vers le bas. L'autruche est tombée, mais en freinant sa chute grâce à ses ailes. Elle a culbuté sur la terre comme un parachutiste, et s'est relevée. La voici maintenant qui circule entre les engins à haute tension, le plus tranquille-

ment du monde. Fantômette regarde sa montre.

« Dix heures passées. La bombe devrait avoir explosé... A moins qu'il n'y ait pas de bombe du tout... Ou que Rigoberto et Pedro aient renoncé à la faire sauter par télécommande... Bon, enfin, le principal est que Pastiz Sanzo soit sauvé. »

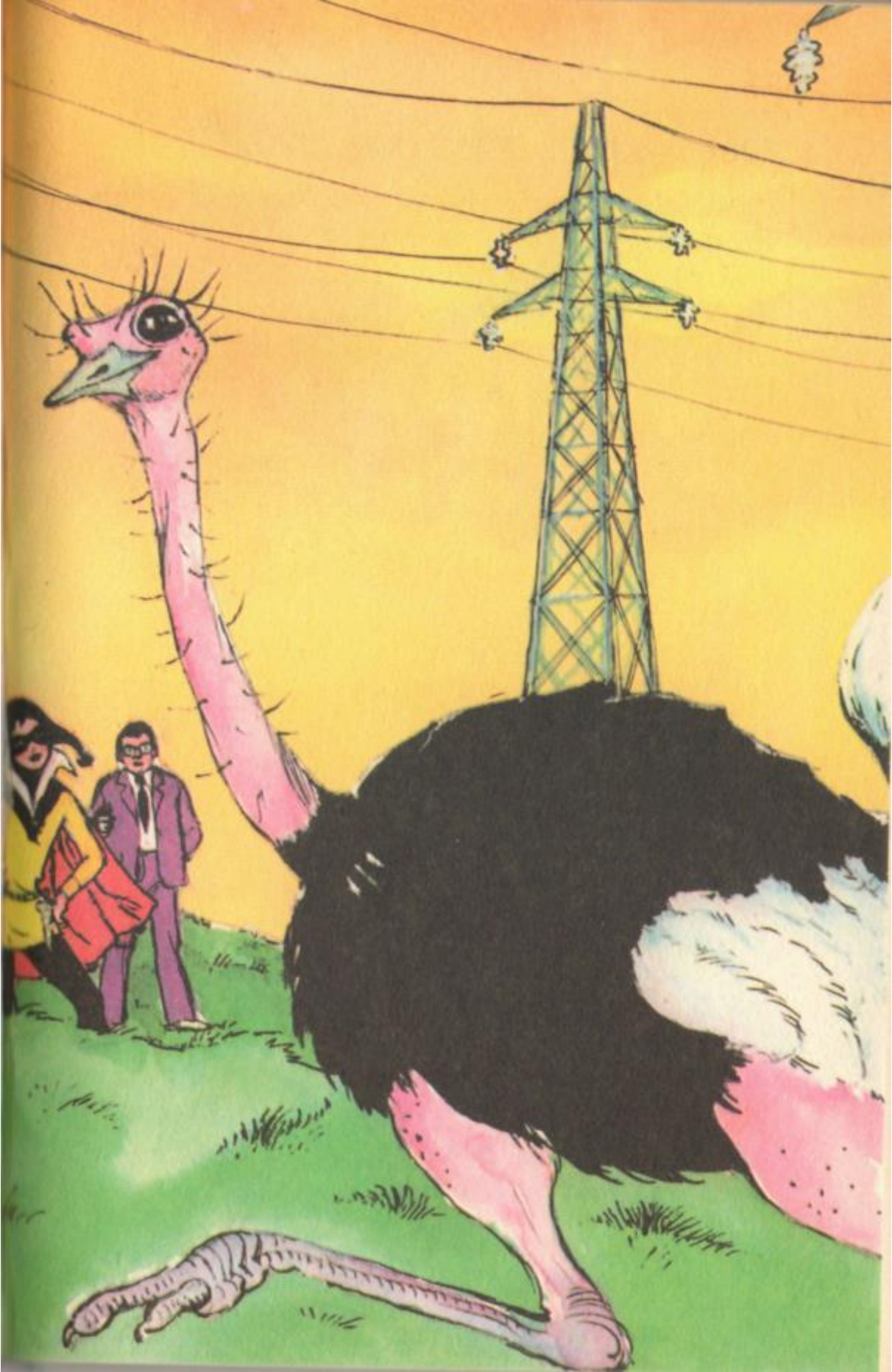
Fantômette se relève, fait demi-tour et se trouve nez à nez avec le canon d'un pistolet automatique.

« Haut les mains, Fantômette! »

C'est Pedro qui vient de lancer cet ordre.

Docilement, Fantômette lève les mains vers le ciel.

*L'étrange monture s'éloigne
à grandes enjambées. →*





CHAPITRE XII

Surprise!

PEDRO ajuste ses lunettes qui ont une fâcheuse tendance à glisser le long de son nez, et grince :

« C'est encore toi qui as fait rater notre affaire, hein ? »

— Vous voulez sans doute parler d'un nouvel attentat, cher Pedro ?

— Oui. Nous avons placé une bombe à retardement dans l'autruche, en la lui

faisant avaler. Comment as-tu fait pour l'empêcher d'exploser?

— Aucune idée. Votre système d'allumage a dû tomber en panne.

— Il doit bien y avoir une explication? »

Fantômette, sans se soucier de l'arme qui reste braquée vers elle, regarde l'autruche en faisant virevolter son pompon.

« Attendez... Ah! je crois que j'ai trouvé... Regardez... Guttly se promène près des câbles à haute tension. Le courant qui passe dans ces câbles crée un champ magnétique. L'aimantation a dû bloquer le mouvement d'horlogerie qui est dans la bombe. Oui, c'est sûrement ça. »

Pedro a soudain un geste d'agacement.

« Après tout, peu importe! Ce qui est grave, c'est que Pastiz soit encore vivant... Et toi aussi. Allez, monte dans la voiture! »

Il désigne l'auto noire qui stationne en bordure du zoo. Rigoberto se trouve au volant, laissant tourner le moteur au ralenti. Fantômette s'installe à l'arrière, à côté de Pedro qui ordonne :

« Conduis-nous à Cuernavaca, Rigoberto.

— En pleine campagne? Pourquoi?

— J'ai ma petite idée. Nous allons nous amuser. »

En cette période de l'été, la campagne espagnole est dénudée, pelée, presque sans herbe. On disait, au temps de Don Quichotte, qu'un singe aurait pu aller de Gibraltar jusqu'aux Pyrénées sans toucher le sol, tant il y avait de forêts. Mais dans la plaine de Guernavaca, il n'y a pas plus d'arbres que sur la lune. Après vingt minutes de course, la voiture s'arrête en bordure de ce qui serait un pré s'il était de couleur verte. C'est quand même un pâturage, comme l'indique la clôture de bois qui l'entoure, et la présence de taches noires en son centre. Ces taches, c'est un troupeau de taureaux élevés pour le combat, c'est-à-dire destinés aux arènes. Pedro déclare :

« C'est parfait! L'endroit est idéal.

— Idéal pour quoi? demande Fantômette. Si c'est pour se dorer au soleil, l'endroit est remarquable, en effet.

— Tais-toi et descends! »

Fantômette et les deux conspirateurs descendent. Du canon de son arme, Pedro indique la barrière.

« Allez, passe au-dessus! »

— Vous voulez que nous allions dans ce champ, cher Pedro?

— Oui. Dépêche-toi. Je n'ai pas de temps à perdre. »

A la suite de l'aventurière, Pedro enjambe la barrière. Il ordonne à Rigo-berto :

« Prends le rouleau de corde dans le coffre, et suis-nous! »

Fantômette marche, entre les deux hommes, sur une centaine de mètres. Tous trois se dirigent vers les taureaux qui pour l'instant continuent de grignoter une herbe sèche. Pedro lève la main.

« Stop! Ici, ça va très bien. Sais-tu ce que nous allons faire, chère Fantasmitta?

— Aucune idée. Mais sûrement une bêtise.

— Oh! non! Tu vas voir. Donne-moi ta cape!

— Ma cape? Qu'est-ce que vous voulez faire avec ma cape? Vous n'allez pas l'abîmer, au moins? »

A contrecœur, Fantômette dégrafe le morceau de soie et le tend à Pedro.

« Merci, ma belle. Je vais maintenant te dire ce qui va se passer. Nous allons

t'attacher bras et jambes pour que tu ne puisses plus remuer. Ensuite, j'agiterai cette cape en poussant des cris. Les taureaux qui sont là-bas viendront jusqu'ici en courant. Et comme tu te trouveras en plein sur leur passage, ils t'aplatiront. A moins qu'ils ne t'encornent. Ou les deux.

— Charmant!

— Cela n'a pas l'air de t'inquiéter? Tu t'es échappée du taureau de fer, mais tu n'éviteras pas ceux-là, je te le garantis! Rigoberto?

— Oui?

— Ficelle donc notre amie!

— Tout de suite! »

Le grand Rigoberto s'approche de Fantômette, corde en main.

« Par quoi je commence? Les bras ou les jambes?

— Aucune importance, mais dépêche-toi!

— C'est qu'elle remue! »

Effectivement, la jeune justicière est en train de faire des moulinets avec ses bras, de sorte que Rigoberto n'arrive pas à l'immobiliser. Pedro gronde :

« Vas-tu rester tranquille, à la fin?



— Non, m'sieur. Vous voyez, je me transforme en moulin à vent. L'Espagne, c'est le pays des moulins à vent, n'est-ce pas, Don Quichotte? »

Rigoberto grogne :

« Donne-moi un coup de main! Pas moyen de la tenir! »

Pedro empoche son pistolet et aide son complice à empoigner Fantômette qui gigote comme un asticot, un jeune chat, une sardine dans un filet, un ressort de soupape, une aiguille de machine à coudre, un avant-centre de rugby.

« Ça y est, tu la tiens? » demande Rigoberto.

— Oui.

— Très bien. Alors, lâche-la!

— Quoi? »

Pedro a saisi Fantômette par les poignets. Il tourne la tête vers Rigoberto qui a reculé de trois pas et braque sur lui l'automatique. Les yeux de Pedro s'arrondissent de stupeur derrière ses lunettes. Il balbutie :

« Hein?... Co... comment? Qu'est-ce que tu fais? Tu m'as pris mon pistolet?

— Oui. Dans ta poche. Et maintenant, laisse Fantômette tranquille si tu ne veux pas que je te change en passoire! »

Ahuri, Pedro libère la jeune aventurière qui sourit d'un air goguenard :

« Vous ne vous attendiez pas à ça, mon cher Pedro? Ne faites pas cette tête-là, voyons! Vous ressemblez à un merlan frit qui aurait avalé une soucoupe! Et laissez-moi vous présenter Alonzo Bistro, surnommé Rigoberto, lieutenant de la garde de Pastiz Sanzo. Oui, ce n'est pas un vrai conspirateur comme vous, c'est un fidèle ami du président.

— Comment? Quoi? Quoi? »

De plus en plus ahuri, Pedro remonte ses lunettes qui menacent de dégringoler. Il bredouille :

« Mais... mais alors, l'attentat? La bombe dans la statue? »

Rigoberto explique en riant :

« L'attentat? Ha, ha! Je l'ai fait rater! C'est moi qui ai délivré Fantômette lorsqu'elle était dans le taureau de fer. »

Fantômette précise :

« J'ai emprunté un cyclomoteur pour aller jeter la bombe dans le lac de Cosquillas. »

Rigoberto reprend :

« Quant à l'affaire de l'autruche, c'est notre jeune amie qui a sauvé la situation. Je voulais saboter la bombe à retardement, mais tu ne m'en as pas laissé l'occasion. Alors, j'ai envoyé un télégramme à Fantômette qui est arrivée juste à temps. »

Pedro semble retrouver peu à peu son sang-froid. Il réfléchit, se redresse et demande d'un ton ironique :

« Puisque tu étais au courant des attentats que j'organisais, pourquoi ne m'as-tu pas dénoncé, Rigoberto? »

— Pourquoi? Parce que si l'on t'avait arrêté, *ton chef* aurait eu peur d'être arrêté à son tour. Et il aurait pris la fuite! Tandis qu'en lui faisant croire que

les attentats échouaient par hasard, ou à cause de notre maladresse, il ne s'est pas inquiété. »

Pedro ricane :

« En effet, il ne s'est pas inquiété et il est toujours en place, notre chef bien-aimé, le général Parachuta. Mais lorsqu'il va apprendre tes sabotages, mon cher Rigoberto, sais-tu ce qu'il va faire? Il t'emmènera dans un avion jusqu'à dix mille mètres d'altitude, et il te jettera dans le vide! Une belle descente en perspective...

— N'y compte pas trop, Pedro!

— Je me demande ce qui l'empêcherait de faire ça? »

Fantômette s'avance d'un pas et répond en souriant :

« Simplement le fait qu'il vient d'être arrêté.

— Hein?

— Mais oui. Il ne renversera pas le gouvernement du Caramba. Vous voyez que je suis au courant des affaires de votre pays.

— Fantômette a raison, ajoute Alonzo, il faudra que tu renonces à tes rêves de grandeur, mon petit Pedro. Tu ne pour-

ras pas commander ta statue au maître Raudaim. Mais j'ai l'impression que les taureaux commencent à s'agiter. Il serait peut-être temps de leur laisser le champ libre... »

Effectivement, les taureaux ont fini par être intrigués par la présence de ces êtres humains qui viennent rôder sur leur territoire. Ils se mettent en mouvement vers le petit groupe. Rigoberto-Alonzo ordonne :

« Fantômette, mets-toi à l'abri derrière les barrières. Je te rejoins. Quant à toi, Pedro de malheur, *tu restes ici*. Sinon, je te transforme en écumoire!

— Mais... je ne peux pas demeurer là! Les taureaux vont m'écrabouiller!

— Arrange-toi pour passer entre leurs cornes! »

Au pas de course, Fantômette est revenue vers la clôture. Elle la franchit d'un bond, se retourne. Alonzo-Rigoberto arrive aussi en courant, escalade la barrière. Pedro est toujours dans le pré, immobile, hésitant. Il se demande s'il vaut mieux se sauver et affronter le pistolet de Rigoberto, ou rester sur place et se faire piétiner par les bêtes qui char-

gent maintenant au grand galop. Finalement, il pousse un grand cri d'épouvante et prend ses jambes à son cou, poursuivi par la marée noire. Alonzo lui crie :

« Reste là! Reste où tu es! Tant pis, je tire! »

Il lève son arme, appuie sur la détente. Bang!

Fantômette a plaqué sa main sur le canon, et la balle se perd dans le sol.

« Non, Rigoberto, ne lui tirez pas dessus!

— Mais il mérite cent fois la mort, ce bandit!

— Tant pis. Laissez-lui une chance d'être jugé légalement...

— Ah! Tu as trop bon cœur, Fantômette! »

Courant comme un fou, Pedro fonce à toute allure vers la barrière. Les taureaux sont sur ses talons. Dans sa précipitation, le conspirateur perd ses lunettes. Il se baisse pour les ramasser, tâtonne. Fantômette crie :

« Laissez! Tant pis pour vos lunettes! Venez vite! Vous allez vous faire embrocher! »

Pedro renonce à récupérer son système

oculaire, enjambe la clôture. Le taureau de tête se précipite sur lui, accroche une corne dans son fond de pantalon. Pedro hurle :

« Ah! je suis mort! »

Fantômette et Alonzo l'aident à finir de franchir l'obstacle. Le taureau recule, gratte le sol, souffle fortement par les naseaux, et voyant son ennemi lui échapper, lance de vains coups de corne dans le bois de la barrière. Pedro soupire, le visage en sueur :

« J'aime mieux être arrêté plutôt que transpercé! Qu'on m'amène quelque part où il n'y aura pas de taureaux! »

Alonzo-Rigoberto confie le pistolet à Fantômette et dit :

« Surveillez cet oiseau! Nous allons retourner à Patatafritas. »

Une demi-heure plus tard, le conspirateur est remis aux autorités. Alonzo retient Fantômette qui est déjà sur le point de s'éclipser :

« Holà! Ne te sauve pas si vite, Fantasmitta! Tu as sauvé notre président, et il faut que tu lui sois présentée. Je vais organiser une grande réception en ton honneur, au Palais de Carambar. On te

décorera de l'ordre de Saint-Jacques, tu seras nommée capitaine honoraire de la garde présidentielle, tu passeras à la télévision, tu...

— Ta, ta, ta! Je suis ici en visite touristique, cher monsieur. Et l'honneur d'avoir sauvé le président ne revient qu'à vous. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je me mêlerais des affaires intérieures d'un pays étranger. »

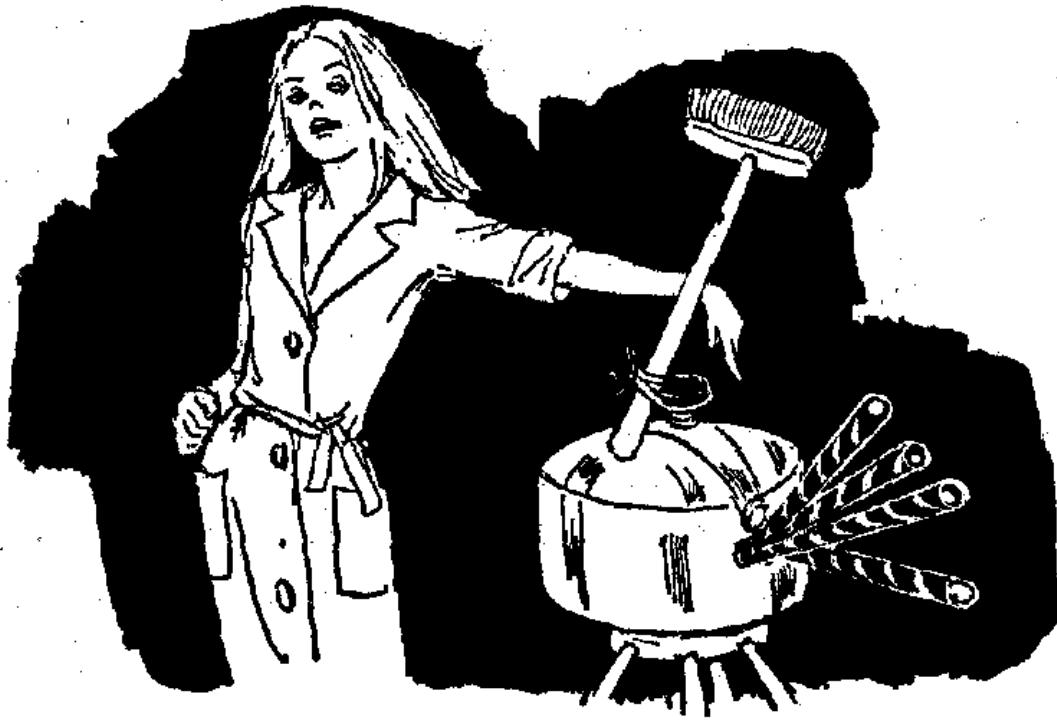
Alonzo sourit.

« Ma chère, ta modestie égale ta vaillance! Eh bien, soit! Le gouvernement t'épargnera ces cérémonies... heu...

— Emouvantes?

— Oui, sûrement. Mais tu peux être assurée que notre président n'oubliera pas ce que tu as fait pour lui. Et dis-toi bien que si tu viens un jour au Carambar, tu seras chez toi! »

Et Rigoberto-Alonzo prend congé de Fantômette non pas en lui serrant la main, mais à la mode espagnole, c'est-à-dire en lui donnant de vigoureuses claqués dans le dos!



CHAPITRE XIII

Heureuse Conclusion

« **O**Ù EST mon auto-cuiseur? Quelqu'un a-t-il vu mon auto-cuiseur? »

Boulotte erre dans la maison, l'air inquiet. Elle entre dans la chambre de Ficelle, répète :

« As-tu vu mon auto-cui... »

Et s'arrête. Plus besoin de demander

où est passée la marmite inventée par Denis Papin. Elle est là, devant son nez, posée sur un bizarre assemblage formé d'un escabeau et d'un manche à balai. Le tout est surmonté par une douzaine de mirlitons. La grosse fille bredouille :

« Mais... mais... qu'est-ce que c'est, ce truc? Et pourquoi as-tu volé ma cocotte-minute? »

Ficelle avance un pied, pose une main sur sa hanche, agite gracieusement l'autre main dans l'atmosphère, et explique :

« Ceci, ma chère Boulotte, est une sculpture moderne. C'est une autruche. Ton auto-cuiseur forme le corps de l'animal, l'escabeau représente les pattes, le balai forme le cou et la tête. Quant aux mirlitons, avec leurs banderoles de papier, ils constituent une queue exquisite! N'est-ce pas ravissant?

— Je ne sais pas si c'est ravissant, mais en tout cas le déjeuner ne risque pas de l'être, ravissant! Comment veux-tu que je prépare mon bœuf aux carottes, maintenant? Rends-moi ma marmite! j'en ai besoin, moi!

— Tu ne crois pas que je vais démolir

mon œuvre pour un vulgaire bœuf-carottes?

— Et toi, tu crois qu'on va se nourrir en mangeant ta sculpture? »

L'arrivée de Françoise met fin à la discussion. Elle tient *France-Flash* à la main.

« Salut, les artistes! Tenez, je vous apporte de la lecture.

— Il est question de moi? demande avidement Ficelle.

— Presque! »

La grande fille déplie le journal et lit un article qui occupe la moitié de la première page :

Le président Pastiz Sanzo échappe à un nouvel attentat. Une bombe à retardement avait été placée dans l'estomac d'une autruche, au zoo de Fandango. Grâce à l'intervention de Fantômette, le dangereux animal a été éloigné du président...

Ficelle s'exclame :

« Quoi! Fantômette? Elle s'est occupée de cette affaire-là? Ah! c'est incroyable! Nous avons presque failli la

voir, alors! Elle avait dû se déguiser en Espagnole, sinon je l'aurais sûrement remarquée, grâce à ma vision aiguë comme le dard d'une abeille! »

Elle poursuit :

... L'animal a été opéré par le chirurgien Arbi Stouri, qui a pu retirer la bombe. Quant à Fantômette, elle vient d'être nommée Présidente d'honneur de l'Association internationale pour la protection des Présidents et des Autruches.

Ficelle continue de pousser des excla-



mations qui expriment sa surprise et son enthousiasme.

« C'est merveilleux! Nous venons de suivre une grande aventure fantômettique, qui m'a permis de déployer mes qualités de grande justicière! Dès la première demi-minute, j'avais deviné qu'il y avait une bombe dans l'autruche, grâce à mon flair aigu comme la pointe de mon crayon quand je viens de l'aiguiser. C'était évident, non?

— A propos d'autruche, marmonne Boulotte, je voudrais bien récupérer ma cocotte!

— Je te répète que c'est impossible, Boulotte! Ma sculpture serait défigurée!

— Alors, nous n'allons pas manger? »

Françoise intervient :

« Ne vous chamaillez pas! Je vous emmène à la cafeteria.

— Chouette, fait Boulotte, ils font du bœuf aux carottes! »

Elles déjeunent donc au libre-service. Puis Ficelle manifeste le désir (irrésistible) de rentrer à la maison pour continuer sa mirifique sculpture. Boulotte veut essayer une recette que lui a inspirée son voyage espagnol : la côte de tau-

reau à l'orange. Quant à Françoise, elle a l'intention de tailler ses rosiers. Les trois amies se séparent donc, après de longues embrassades.

En arrivant dans la rue des Roses, Françoise aperçoit une longue voiture noire qui vient de s'arrêter devant le n° 3. Sa plaque minéralogique porte l'indication CD, c'est-à-dire Corps Diplomatique. La portière s'ouvre, un homme en uniforme descend, s'apprête à sonner. Françoise court vers lui.

« C'est chez moi que vous venez?

— Mademoiselle Françoise?

— Oui, c'est moi.

— Je suis chargé de vous remettre ceci... »

L'homme tend à la brunette un paquet soigneusement enveloppé, s'incline profondément, remonte dans la voiture qui repart.

Françoise entre dans la maison en examinant le paquet avec curiosité.

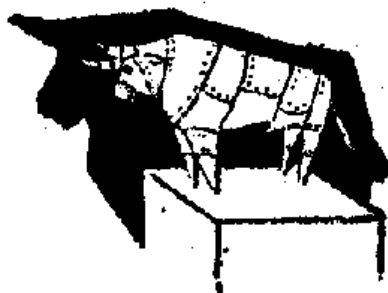
« Qu'est-ce que ça peut bien être? »

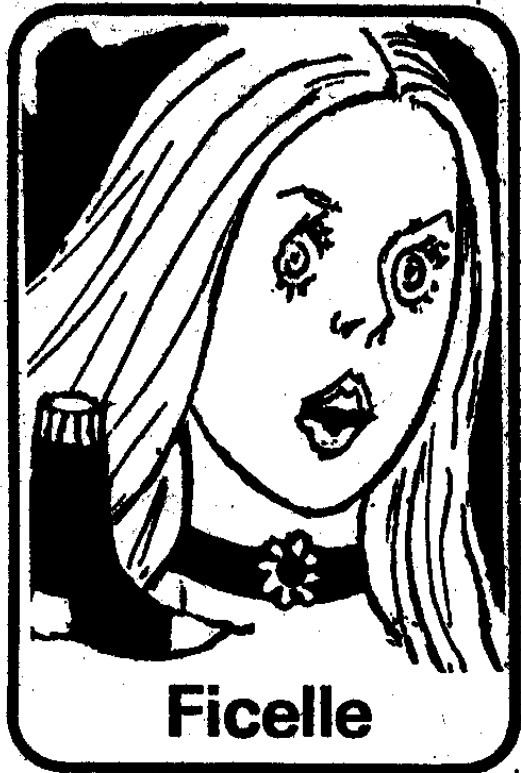
Elle déplie l'emballage, et se trouve en présence d'un joli coffret en bois de santal ouvragé, fermé par une petite serrure d'argent. Elle tourne la clé, soulève déli-

catement le couvercle. L'intérieur est tapissé de soie noire, et contient une statuette qui représente un taureau. Un taureau en or massif.

Une carte de visite est jointe, portant ces mots :

A celle qui lui a sauvé la vie,
PASTIZ SANZO
Président de la république du Caramba.







Bulldozer



Fantômette



Alpaga



Boulotte

